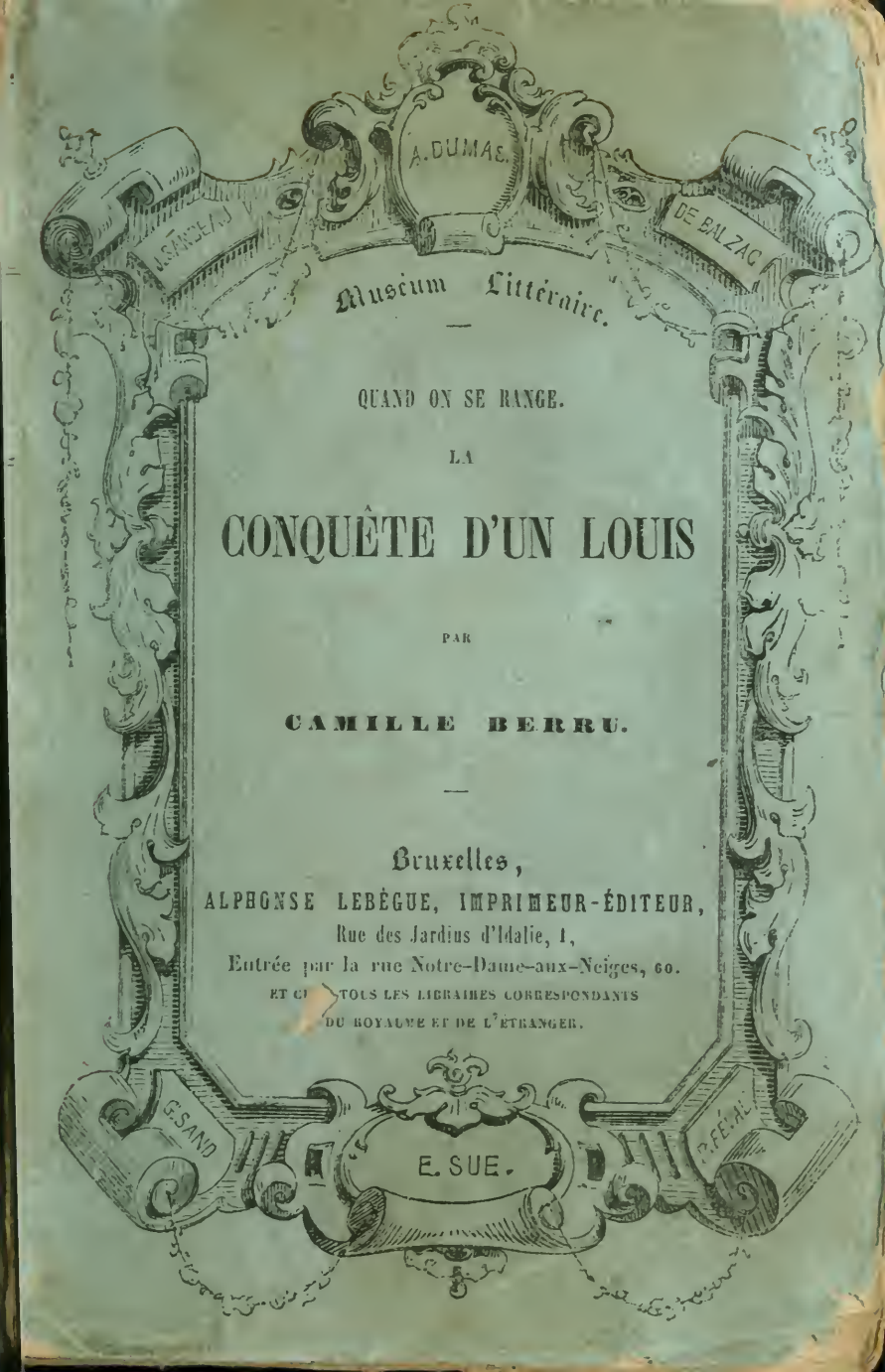

Muscum Littéraire.

QUAND ON SE RANGE.

LA

CONQUÊTE D'UN LOUIS

PAR

CAMILLE BERRU.

Bruxelles,
ALPHONSE LEBÈGUE, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,
Rue des Jardins d'Idalie, 1,
Entrée par la rue Notre-Dame-aux-Neiges, 60.
ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES CORRESPONDANTS
DU ROYAUME ET DE L'ÉTRANGER.

Lebegue
007
Sablé

QUAND ON SE RANGE.

QUAND ON SE RANGE

ou la conquête d'un Louis,

PAR

CAMILLE BERRU.

BRUXELLES,

ALPHONSE LEBÈGUE, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,

Jardins d'Idalie, 1.

Entrée par la rue Notre-Dame-aux-Neiges, 60.

1855

I

En 1836, j'avais un excellent camarade que je ne désignerai que par son prénom, Charles S... Il avait fini son droit, l'année précédente, et se préparait à débuter au barreau d'Orléans, sa ville natale, en remplissant les fonctions de secrétaire auprès d'un célèbre avocat du Faubourg Saint-Germain, aujourd'hui submergé corps et honneur sous les flots orageux de l'océan politique.

Charles avait alors vingt-cinq ans ; j'en avais dix-neuf. On peut en conclure, au moyen d'une opération arithmétique à la portée de toutes les intelligences, que nous

avons maintenant, lui, quarante-deux ans, moi, trente-six.

J'aime assez à dire mon âge. Je suis comme les riches d'occasion qui ne font jamais sonner si haut le chiffre de leur fortune que lorsqu'ils se voient à la veille d'être ruinés.

Un beau jour, nous nous perdîmes de vue, par suite de circonstances que je ne pourrais raconter complétement qu'en écrivant une partie de mes mémoires, ce qui n'entre pas du tout dans le plan de ce récit.

Un autre beau jour, il y a de cela quelques mois, nous nous rejoignîmes, après plus de seize ans de séparation, par un de ces hasards qui n'étonnent que ceux qui ne connaissent pas les vicissitudes et les bizarreries de la vie parisienne. Notre amitié se retrouva ce qu'elle était seize ans auparavant : même cordialité, même franchise, même tutoiement. Les liaisons de la jeunesse, nées de sympathies sans arrière-pensées et sans calculs, ont ce privilége de conserver toujours leur allure fraternelle, en dépit de l'éloignement et des lacunes ; elles ressemblent aux eaux d'un fleuve qui se divisent pour embrasser les rivages d'une île, et qui se rejoignent et se mêlent de nouveau, sans que rien indique à l'œil qu'elles ont fait lit à part pendant un certain espace.

En nous revoyant après tant d'années, Charles ne se jeta pas dans mes bras, et je ne me jetai pas davantage dans les siens.

Il me dit tout bonnement :

— Comment te portes-tu?

A quoi je répondis :

— Assez bien pour le moment. Seulement, depuis la dernière fois que je t'ai vu, j'ai eu un grand nombre de rhumes, une douzaine de fièvres, deux rhumatismes aigus, un commencement de choléra, quelques centaines de digestions pénibles et au moins un millier d'insomnies. Et toi?...

— Moi, j'ai constamment vécu dans la santé, la prospérité et la gaieté.

— Trois bouts-rimés, mon pauvre Charles, dont je crains bien de ne jamais faire un couplet de circonstance à mon usage.

— Tu t'en consoleras en mettant à leur place : Liberté, égalité, fraternité; à moins que tu ne préfères : Indivisibilité, inviolabilité et constitutionnalité...

— Tu plaisanteras donc toute ta vie?

— J'espère bien ne pas m'en tenir là et continuer dans l'autre monde, pour peu que la gaudriole y ait cours.

Je soupirai intérieurement en comparant cette féconde jovialité, que la mienne avait éclipsée jadis, avec l'espèce d'entrain factice que j'avais composé des débris de ma verve échevelée de vingt ans.

— Allons, repris-je en chassant de ma pensée cette impression jalouse, en attendant tes facéties d'outre-

tombe, conte-moi ton histoire de seize ans. Est-elle amusante?

— Elle n'a d'amusant, comme tu dis, que le premier chapitre; je l'ai plus d'une fois raconté avec quelque succès, dans l'intimité, bien entendu. Je suis prêt à t'en offrir une nouvelle édition.

— Parle donc. Je ne te dirai pas que je suis tout oreilles, parce que, sans être tout yeux, tu verrais fort bien que je mens, puisque je n'en possède que deux...

— Et, interrompit Charles, c'est déjà trop quelquefois par le temps qui court. Je suis discret, je ne t'en demande qu'une.

— Je l'ouvre à deux battants.

— Je prends la parole.

Voici ce que Charles me raconta.

—

II

Tu te rappelles aussi bien que moi notre vie de 1836; je me dispense donc de t'en faire le tableau, tant de fois déjà retouché, restauré, rentoilé et reverni par les peintres historiographes de la jeunesse parisienne. Toi, tu faisais ton droit. Je ne te dirai pas de quelle façon; je ne veux pas que tu puisses me reprocher d'avoir excité dans ton cœur les remords qui, depuis l'enfant prodigue jusqu'à M. Romieu, ont empoisonné l'existence des viveurs précoces. Moi, je venais de passer ma thèse et de

quitter les cours de l'École de droit pour l'étude d'un avocat en grande réputation, tu sais lequel, chez qui je devais m'initier rapidement à la pratique du métier.

En disant adieu au quartier latin pour aborder de plus près la carrière qui s'ouvrait devant moi, j'avais, tu le sais, rompu du même coup, et bien complétement, avec toutes mes habitudes de quatre ans et avec la plupart de mes relations. De cet entourage joyeux et bruyant de camarades, dont j'avais été l'un des boute-en-train les plus intrépides, je n'avais conservé que toi et deux ou trois autres ; encore ces derniers étaient-ils des amis d'enfance et de collége. Enfin je m'étais fait toute une nouvelle vie, une vie conforme à ma position de débutant dans le monde positif des affaires, la vie d'un homme en qui s'est éveillé le sentiment des conditions sérieuses du présent et l'intuition précise des perspectives de l'avenir.

Mon patron allait beaucoup dans le monde, dans le *grand* monde, comme nous disions ; son éloquence y obtenait auprès des plus belles et des plus nobles dames des succès qui, pour n'être commentés dans les journaux qu'à mots couverts, n'en étaient pas moins précieux à son amour-propre. Si les honoraires de la galanterie pouvaient s'évaluer en chiffres, ses plaidoyers de salon eussent doublé ses recettes du Palais, même dans les années médiocres. Il n'était pas moins recherché dans les cercles politiques que dans la société élégante; la vigoureuse logique de son opposition au gouvernement, la

hardiesse de ses principes, la chaleur de ses convictions, — il passait alors pour avoir des convictions, — lui assuraient toujours un auditoire, sinon de prosélytes unanimement dociles, au moins d'adversaires pénétrés de la conscience du talent de l'orateur, et tout prêts, en fin de compte, à confesser sa haute aptitude aux travaux parlementaires. Tout le monde savait, et il ne s'en cachait pas, que c'était là son idée fixe, son rêve doré, sa suprême ambition. Eh bien, nous l'avons vu à l'œuvre; l'exécution a suivi le prélude, le critique du parterre a enjambé dans l'orchestre; un peu plus, il escaladait la scène, au risque de roussir son gilet blanc au gaz de la rampe ou de se casser le cou dans le trou du souffleur. Et tout cela pour aboutir à quoi ? A l'extension d'un proverbe, à prouver qu'on peut s'asseoir à terre entre trois chaises au lieu de deux, c'est-à-dire qu'après avoir été du barreau, de l'opposition et de la majorité, il y a moyen de ne plus être de rien du tout. Après cela, c'est peut-être une tactique de la part de mon ancien patron; il a la politique si originale!...

Quoi qu'il en soit, ce fut à lui que je dus de franchir, sans trop souffrir de la transition et sans avoir envie de retourner sur mes pas, la barrière que j'avais moi-même posée entre les dernières folies de ma jeunesse et les premiers actes de ma virilité. Je fis, sous ses auspices et sa présentation, mon entrée dans ce monde pour lequel j'avais professé jusqu'alors le plus dédaigneux éloignement

et que j'étais venu, par une sorte de demi-transaction avec mes goûts et mes idées, à considérer comme une des nécessités impérieuses, sinon comme une des prérogatives de ma profession. Tu dois te rappeler que plus d'une fois même il t'arriva de me plaisanter sur l'air et la tournure, profondément comiques à ton avis, que je devais avoir dans un salon. Eh bien! franchement, tu avais tort; aujourd'hui que mon appréciation ne doit plus avoir rien de suspect, je puis t'affirmer que je n'y étais pas aussi dépaysé que tu voulais bien le dire.

Tu peux te rappeler encore que, dans ce monde où j'allais à peu près sans goût et sans répulsion, et, au bout de quelques mois, presque machinalement, j'avais fait la connaissance d'une charmante veuve, une veuve de vingt-deux ans, riche à équipage, gracieuse, spirituelle, une de ces veuves enfin qui ont l'air de s'être échappées d'un ancien vaudeville de M. Scribe par une coulisse du Gymnase. Je t'ai parlé d'elle dans ce temps-là; mais je ne t'ai jamais dit son nom. Elle s'appelait Louise. Tu sauras son nom de famille quand la suite de mon histoire l'aura suffisamment compromise à tes yeux.

J'en étais devenu amoureux, mais amoureux fou!

Moi qui n'avais jamais eu que des liaisons de rencontre, inaugurées aux quinquets d'un bal masqué ou d'un bal champêtre et abandonnées après la tasse de café du lendemain, il était tout simple que je fusse pris et bien pris à des séductions d'un genre plus relevé. Entre nos

pécheresses en robe d'indienne, en bonnets provocateurs, aux danses prévues par le code pénal, au langage niais ou décolleté, et cette charmante femme toute rayonnante de grâce élégante et d'esprit délicat, il y avait un parallèle dont je devais être vivement frappé.

Je le fus à ne plus m'en relever.

J'aimai Louise avec passion, avec fureur. J'eus peur un moment d'en devenir fou pour tout de bon.

Et je ne savais comment m'y prendre pour lui faire l'aveu de cet amour...

Souvent, dans la maison où je la rencontrais en soirée, je lui avais parlé. Si j'avais été fat, ou seulement un peu plus expérimenté, j'aurais dû trouver dans la bienveillance affable de son accueil un motif d'encouragement; mais, elle avait beau être aimable et presque prévenante envers moi, rien que sa vue ou le son de sa voix me déroutait; je sentais bien que je n'étais plus sur mon terrain habituel, et je me serais plutôt décidé à jouer ma vie à pile ou face qu'à lui dire tout simplement :

— Madame, je vous aime!

Quand je pensais qu'il me faudrait bien en venir à lui dire cela un jour ou l'autre, il me prenait des éblouissements, et je maudissais la pauvreté de notre langue qui manquait bêtement d'un euphémisme pour me sauver la terreur de ces trois mots redoutables.

Je savais que Louise avait été mariée, à dix-huit ans, à un ancien gentilhomme de la cour de Charles X, lequel

était allé rejoindre ses ancêtres après deux ans de bonheur légal et à la suite de je ne sais plus quelle maladie bourgeoise. Depuis quelques mois seulement, elle avait quitté le deuil et, malgré l'indépendance et les priviléges si enviés de sa position de jeune veuve, elle allait fort peu dans le monde. Elle ne voyait guère que les personnes chez lesquelles je l'avais connue, monsieur et madame de Bonneville, anciens amis de la famille de son mari.

Elle en savait sur mon compte tout juste autant que j'en savais sur le sien, c'est-à-dire que j'étais fils unique de parents habitant la province, héritier présomptif de huit ou dix mille livres de rente, et appelé, en vertu d'un diplôme d'avocat, à devenir le mandataire de la Providence auprès de la veuve et de l'orphelin.

Un soir, j'abordai Louise avec une idée triomphante. J'avais passé huit jours et autant de nuits à la poursuivre. Entre ma situation actuelle et cet aveu que je continuais à n'envisager qu'en frissonnant, j'avais trouvé une sorte de terme moyen, un acheminement logique.

— Madame, lui dis-je, en présence de la maîtresse de la maison, pour dissimuler la haute témérité de ma conduite sous un voile honorable de moralité et de convenance, je vous ai dernièrement entendue vous plaindre de l'ennui que vous éprouviez souvent de rester seule chez vous. Vous avez bien voulu me dire que ma conversation vous amusait, parce que j'étais d'un caractère fort gai... Si

vous étiez bien bonne, vous me permettriez d'aller de temps en temps essayer de vous distraire...

Il était temps que cela finît. Je sentais mes joues et mes oreilles rougir jusqu'au sang, j'avais devant les yeux un nuage tout scintillant de petites étoiles pâles, et il me semblait que les meubles du salon dansaient autour de moi en me faisant des gestes goguenards.

Louise hésitait à répondre. Je ne sais quelle expression d'amour et de supplication se lisait dans mon regard, mais en le rencontrant, elle baissa vivement les yeux et devint presque aussi rouge que moi.

Madame de Bonneville intervint fort à propos au milieu de ce double embarras, dont elle ne s'aperçut pas ou feignit de ne pas s'apercevoir.

— Je crois, ma chère Louise, dit-elle, que vous feriez bien d'accepter l'offre de M. Charles. Il est un peu trop fou, et vous beaucoup trop raisonnable. Les visites qu'il vous demande la permission de vous rendre ne pourraient que vous profiter à tous deux.

— Allons, monsieur, dit en souriant Louise, qui avait bien vite retrouvé le calme de sa physionomie, puisque ma chère madame de Bonneville pense que je dois gagner un peu de folie et vous un peu de raison à ces visites que vous me proposez, j'aurais mauvaise grâce à refuser une si précieuse occasion de nous amender l'un et l'autre.

Puis elle ajouta d'un ton plus grave et même un peu cérémonieux :

— Je suis chez moi tous les jeudis, de deux à cinq heures.

Je ne pus que m'incliner sans répondre un mot de remercîment. Si j'avais eu l'imprudence d'ouvrir la bouche en ce moment, j'aurais été capable d'entonner la *Marseillaise*.

Dix minutes après, je quittai le salon. J'avais soif de grand air. Je m'élançai dans la rue, le chapeau sur l'oreille, le regard provoquant, les coudes en angle droit, prêt à renouveler, au préjudice du premier passant qui m'eût côtoyé de trop près, et au risque d'aller passer la nuit au violon, les exploits des sacripants amoureux des temps les plus héroïques de la chevalerie. Si j'avais passé sous l'arc de triomphe de l'Étoile, j'aurais fait comme ce tambour-major de je ne sais plus quel régiment : je me serais baissé.

Si je voulais te faire du roman sentimental, je te raconterais toutes mes visites à Louise. Je lui en fis quatorze en quatorze semaines; je n'aurais pas manqué un seul jeudi pour tous les trésors du monde. Si l'on était venu me chercher pour aller recevoir le dernier soupir de mes parents, et tu sais combien je les ai toujours aimés! j'aurais répondu que mes parents étaient bien ridicules de mourir le jour où Louise m'attendait.

Ces quatorze visites, dont il est entendu que je ne te ferai pas l'analyse, n'avaient pas abouti à grand'chose. Mon amour n'avait pas grandi parce qu'il ne pouvait pas

grandir. Depuis le jour où il s'était emparé de mon cœur, il avait pris toute la place; il était devenu ma pensée assidue, tyrannique de la journée, mon rêve de la nuit, ma préoccupation enfin de tous les instants. Je perdais de vue tous mes camarades, à commencer par toi. Je passais des jours entiers sans sortir de l'étude; ces jours-là j'oubliais généralement de manger. Une autre fois, je prenais congé dès le matin; je courais tout Paris, sans savoir où j'allais, et je dînais dans le premier restaurant venu, tantôt dans une gargote, tantôt à dix francs par tête... Je comptais par heures le temps que je devais être sans voir Louise : à tel instant j'avais encore cent trente heures, et le cœur me tressaillait comme à la découverte d'un secret funeste, ou au souvenir subit d'un grand malheur momentanément oublié; à tel autre instant, je n'avais plus que cinquante heures, que vingt, que cinq... plus que quelques minutes... et alors, oh! alors ne me demande pas ce qui se passait en moi..... Ces choses-là ne peuvent pas se dire : c'est une extase, un délire qui n'ont pas de description possible... Malheur au cœur qui les ressent! car c'est un horrible supplice; malheur au cœur qui les ignore! car c'est la joie du ciel!...

Eh bien, comprends cela, si tu peux : j'entrais chez Louise ivre d'amour; le cœur me battait à me suffoquer, au frôlement de sa robe, au bruit presque imperceptible de ses pas sur le tapis du salon; je dévorais son premier regard comme une mère dévore le regard de son enfant

qu'on lui rapporte vivant du fond d'une rivière ; et, une fois ce premier trouble surmonté, comme l'émotion d'un premier coup de feu, une fois assis auprès d'elle, je devenais froid, embarrassé, presque triste. J'étais venu avec cent choses à lui dire, et j'avais tout oublié ; j'avais juré solennellement de lui déclarer mon amour, et si elle en eût la première prononcé le nom, je crois que je me serais sauvé à toutes jambes, comme le vertueux contempteur de madame Putiphar.

Il me fallait à peu près une demi-heure pour me remettre et de la secousse et de sa réaction. Au bout de ce temps-là, je retrouvais mon état quasi normal.

Nous causions.

De quoi ? me diras-tu.

De tout et de rien. Nous faisions honneur au programme de mon introduction, rien de plus, rien de moins. Je racontais à Louise toutes sortes d'histoires et d'anecdotes ; je lui faisais le récit des épisodes les plus pittoresques de notre vie d'étudiants ; tu dois penser de combien de précautions oratoires et de réticences pudiques il me fallait être muni. J'ai la prétention de croire que je ne restai jamais au-dessous de mon rôle.

Je la faisais rire aussi consciencieusement que possible.

Et elle... oh ! elle me faisait pleurer amèrement. Après cela, ce n'était pas sa faute si j'étais si novice.

Après deux heures de causerie, je prenais congé d'elle en lui disant à chaque départ :

— A jeudi, madame, si vous voulez bien me le permettre.

Elle me répondait d'un ton de ravissante familiarité :

— Oui, oui, à jeudi ! je vous attendrai.

Et je sortais, le deuil dans l'âme, ivre de rage contre moi-même comme j'étais ivre d'amour deux heures auparavant. Rentré chez moi, je me frappais le front en m'écriant, au milieu d'un sanglot :

— Cent soixante-six heures sans la voir !...

Quelqu'un qui aurait entendu cette exclamation en aurait bien ri, certes. Jamais cependant cri de désespoir plus vrai et mieux senti ne s'exhala d'une poitrine humaine.

Voilà, mon cher, où en était ton malheureux ami après quatorze visites, après quatorze semaines, ou, si tu veux, après deux mille trois cent et tant d'heures.

Et, maintenant, écoute-moi avec plus d'attention ; change d'oreille, si celle-ci est fatiguée, car je te préviens que l'intérêt va croître.

—

III

Un jour, c'était à la fin de mai, le vingt-cinq ou le vingt-six, mon concierge me remit une lettre dont la vue seule manqua de me faire trouver mal : c'était l'écriture de Louise, c'était une lettre de Louise!

Elle m'écrivait, elle... à moi qui avais eu cent fois la pensée de lui écrire, et qui avais toujours reculé devant cet acte de suprême hardiesse.

Que pouvait-elle avoir à me dire? Je l'avais vue la veille. Ce ne pouvait être qu'un ordre de cesser mes visites.

Jamais de ma vie je n'ai tremblé comme je tremblais en décachetant cette lettre. Avant de l'avoir ouverte, mon parti était déjà pris sur ce que je ferais, si j'avais deviné juste : j'irais me brûler la cervelle à ses pieds !

Juge de ma surprise, de mon ravissement : voici ce qu'elle m'écrivait. Si je ne te rapporte pas les expressions textuelles, c'est du moins le sens exact de sa lettre.

« Monsieur,

» Madame de Bonneville m'a conseillé de vous recevoir comme professeur de gaieté. Je veux vous prouver que votre élève a profité de vos leçons.

» C'est après-demain dimanche; le dimanche vous êtes libre de votre travail. Pouvez-vous disposer, en ma faveur, de votre après-midi et de la soirée?

» Vous m'avez parlé si souvent de vos charmantes parties de campagne aux environs de Paris, que j'ai une envie extrême de connaître ce genre de plaisir, si éloquemment décrit par vous.

» S'il vous est agréable de m'accompagner et de me diriger dans l'excursion que je viens de projeter pour dimanche, veuillez me faire connaître votre assentiment par un mot de réponse.

» Je vous attendrai à quatre heures.

» Pardonnez-moi de ne point vous avoir consulté dès hier; vous savez que, nous autres femmes, nous sommes

sujettes aux caprices, et celui-ci ne m'est venu que ce matin, en causant avec madame Miramont, la nièce de madame de Bonneville, qui veut bien me faire l'amitié d'être de la partie. »

Je ne te parlerai pas de ce que j'éprouvai à la lecture de cette lettre; c'est encore une sensation qui ne s'analyse pas. Je ne sus que pleurer de joie en remerciant Dieu qui m'envoyait un si grand bonheur.

Je répondis à Louise que j'étais heureux et fier qu'elle voulût bien me choisir pour son cavalier; mais je ne lui dis pas que j'avais effacé les caractères de sa lettre à force de la baiser.

La dernière phrase de cette lettre m'avait bien un peu contrarié; le commencement semblait me promettre un tête-à-tête, et l'annonce de la présence en tiers de madame Miramont faisait évanouir cette douce espérance. Mais j'avais bien vite compris que les convenances exigeaient qu'il en fût ainsi, et, tout en regrettant la nécessité de cette espèce de chaperonnage, j'avais, au fond de ma conscience, su bon gré à Louise de cette sage précaution qui ôtait à sa démarche tout caractère compromettant et à la médisance tout prétexte de taxer sa conduite de légèreté. Tu vois que mon amour était un amour sérieux, puisqu'il savait mettre en première ligne, et préférer à la satisfaction de ses vœux les plus ardents, la dignité et la réputation de la femme aimée. D'ailleurs madame Mira-

mont, que j'avais eu occasion de rencontrer quelquefois chez madame de Bonneville, était une fort aimable personne, dont la société ne pouvait après tout être importune ou même embarrassante. Plus âgée que Louise de quelques années, elle était mariée à un chef de bataillon dont le régiment se trouvait alors en garnison à Lille, et elle continuait à habiter Paris pour y surveiller l'éducation de ses deux jeunes filles, externes dans un pensionnat du faubourg du Roule.

En me rappelant que c'était à l'assistance morale d'un témoin étranger, de madame de Bonneville, que j'avais dû précédemment la vaillante résolution de solliciter mes entrées dans la maison de Louise, j'en vins à admettre que la compagnie de madame Miramont, loin de nuire à l'expansion de mon éloquence, pourrait bien encore me rendre un pareil service et m'inspirer la hardiesse de glisser, à la faveur d'une conversation, banale en apparence, sinon un aveu formel de mes sentiments, au moins des allusions que l'émotion du tête-à-tête eût probablement, et comme toujours, refoulées au fond de mon cœur.

Somme toute, mon bonheur était complet.

Je passai la soirée, la nuit et la journée du lendemain à rêver des romans qui m'eussent exposé à être immédiatement transféré à Charenton, si j'avais eu le malheur de rêver tout haut.

Le samedi soir, à la nuit tombante, j'en étais à imaginer une nouvelle perspective de dénoûment qui me

transportait aux régions éthéréennes du troisième ciel, lorsqu'une idée subite, écrasante comme un coup de foudre, prosaïque comme une quittance de loyer, me précipita brutalement du faîte de mes nuages d'or et m'envoya m'aplatir contre terre.

Je n'avais pas un sou !

Et deux ou trois jours me séparaient du premier du mois, jour où le facteur de la diligence m'apportait régulièrement la pension mensuelle que m'adressaient mes parents.

La première pensée qui me vint tout naturellement fut la pensée de négocier un emprunt. En général, c'est là l'expédient qui vient d'abord à l'esprit des gens à bourse vide, depuis les gouvernements constitutionnels, tracassés par leur budget, jusqu'aux grisettes aspirant à une paire de bottines neuves.

Mais, de même qu'il est indispensable d'avoir un lièvre pour faire un civet, la première condition, pour emprunter, est de trouver un prêteur. Or, lièvre ou prêteur, c'était tout un pour moi : la chasse était prohibée, j'étais à bout de crédit.

Voici comment :

En opérant dans ma conduite la réforme radicale dont je t'ai parlé, j'avais dû, pour organiser convenablement la mise en scène de mon nouveau personnage, faire de grandes dépenses. Jaloux de ne laisser derrière moi rien qui pût, un jour ou l'autre, attenter à la dignité de

mon caractère, j'avais, avant de quitter le quartier latin, payé jusqu'à mes dettes les moins importunes. Ma susceptibilité s'était, dans cette circonstance, exaltée jusqu'au sublime : j'avais soldé intégralement des créanciers dont la facture ne se prend ordinairement au sérieux que le lendemain du mariage; mon tailleur et mon bottier m'avaient coûté huit cents francs.

Ma famille, cela va sans dire, avait, en grande partie, fait les frais de cette liquidation. Pour des parents à la hauteur de leur mission, une thèse bien passée vaut mille francs comme un sou. Mes parents avaient fait grandement les choses : j'avais reçu quinze cents francs. Cette somme partagée entre une douzaine de porte-notes, il me restait encore à éteindre un passif de deux à trois cents francs. Deux amis, les seuls qui fussent en position de me rendre un service d'argent, m'en avaient prêté une partie; j'avais complété le chiffre de mon bilan par la vente de vieux effets, de livres d'étude dont je n'avais plus besoin et de toutes sortes de brimborions moitié bijouterie, moitié ferraille. Enfin j'étais parvenu, à force de persévérance et de sacrifices, à équilibrer ma balance, et j'avais pris le chemin de mon nouveau domicile, léger d'argent, il est vrai, mais comblé des témoignages d'estime de mes fournisseurs, d'offres illimitées de crédit, et le cœur doucement ému, à la sortie de mon hôtel, par le spectacle de l'attendrissement de tout le personnel de la maison. Si les manifestations eussent été de mode en 1836, j'ose

me flatter que cette palme de la popularité m'eût été décernée à l'heure de mon départ.

Depuis mon installation au faubourg Saint-Germain, non-seulement je n'avais pu m'acquitter envers les deux amis qui m'étaient venus en aide, mais encore il m'avait fallu, pour faire face aux premiers frais de mon entrée dans le monde, recourir à d'autres emprunts. Il en résultait qu'en mettant bout à bout toutes mes ressources pour régler mes comptes, je n'avais fait, comme on dit vulgairement, que découvrir Pierre pour couvrir Paul. Sauf la réduction du chiffre total, ce n'était qu'un déplacement de créances, l'*a b c* de la tactique commerciale à l'usage de tout ce qui commence à tirer le diable par la queue, le pronostic précurseur de la déconfiture du négociant, de l'éclipse du dandy, du pouf final de l'étudiant, du commis et de l'artiste.

Je n'en étais pas, je dois le dire, à la veille d'un semblable dénoûment. Mes quelques petites dettes d'argent n'étaient point de celles qui troublent le sommeil du débiteur nerveux et qui le font bondir de son lit, les cheveux hérissés et les yeux hagards, au tintement matinal de la sonnette ; je circulais dans tout Paris, l'esprit à l'aise et sans avoir à redouter que ma bordée vagabonde ne m'entraînât vers un cap dangereux à doubler ; je devais, mais rien ne me pressait de payer; en tout état de cause, l'heure de la réclamation n'était pas près de sonner ; et puis maintenant j'étais au niveau de mes affaires,

je n'avais plus la moindre emplette extraordinaire en perspective et, dans trois jours au plus tard, j'allais recevoir ma pension. En résumé, ma situation n'avait absolument rien d'inquiétant, et je ne me serais pas même préoccupé de mes divers emprunts, si, tout anodins qu'ils étaient, ils n'avaient eu en ce moment un effet terrible : celui de m'interdire tout nouvel appel à mes bailleurs de fonds.

Je songeai à mon patron. Je reculai devant l'idée de lui confier le secret de mon délabrement pécuniaire, non pas que j'eusse le moindre doute sur son bon vouloir à me tirer d'embarras, mais parce que c'eût été me perdre dans sa considération et sacrifier à coup sûr les avantages que me promettait son patronage. Tu sais par expérience à quelle exploitation sont soumis, de la part des notaires, des avoués, des huissiers et des avocats, les jeunes gens que la nécessité du stage et des études pratiques livre à leur discrétion. Un employé de bureau, un commis de magasin, un apprenti d'atelier gagnent au moins leur logement et leur nourriture ; un clerc d'étude passe des années à élucubrer des volumes d'actes ou de procédure sans autre rétribution que le pain du déjeuner et un chiffre d'appointements représentant à peine sa dépense de chaussures usées, de coudes d'habits troués et de chapeaux inondés pour le compte de la maison. Le métier du patron est de gagner cinquante mille francs par an ; celui du manœuvre, dont chaque pas et chaque plumée

d'encre payent en travail matériel ce résultat opime, est de gagner des courbatures, des rhumes et des accès de spleen; heureux encore, quand il a fini de subir sa peine, s'il ne s'aperçoit pas, ou si l'on ne s'aperçoit pas pour lui, que le régime du droit au travail gratuit l'a rendu idiot ou poitrinaire, sinon les deux à la fois. J'en ai vu des exemples. Il est fâcheux que le personnel des études ne se compose pas de compagnons charpentiers ou maçons : il ne se passerait pas trois mois sans qu'ils eussent organisé la grève du contrat, de la requête et de l'exploit. On en mettrait peut-être quelques-uns en prison, mais l'opinion publique dirait son mot, et les patrons, qui n'aiment pas avoir affaire à l'opinion publique, finiraient par s'humaniser.

Mon avocat, en m'attachant au service de sa clientèle, avait donc, suivant la tradition, laissé à ma famille le soin exclusif de subventionner mon entretien. La personne qui m'avait présenté et recommandé à lui, un chef de division retraité du ministère de la justice, ancien ami de collége de mon père, n'avait pas manqué de faire sonner, dans le carillon de mes nombreux mérites, la *fortune* dont je devais être, un jour, l'unique héritier. C'était évidemment à cette recommandation, plus qu'à toutes les autres, que j'avais dû d'être introduit dans la brillante société que fréquentait le futur député. Il se fût bien gardé de m'ouvrir le seuil, même d'un salon de troisième ordre, s'il avait soupçonné un seul instant que je fusse

homme à bouder contre mon gré la table de jeu, faute d'une dizaine de louis à livrer par soirée aux chances de l'écarté ou de la bouillotte. Il ne fallait donc pas penser, sous peine de voir mettre en action, à mon détriment, la fable du *Singe* et du *Dauphin*, à frapper à la porte de sa caisse : mon premier mot sur cette question délicate eût trahi l'homme de contrebande, et je ne me sentais pas encore assez bon nageur pour risquer le plongeon à mi-chemin du rivage.

Je songeai à madame de Bonneville, dont le bienveillant accueil avait pris un caractère presque maternel à mon égard. Mon amour-propre se révolta encore. Madame de Bonneville n'était-elle pas aussi de ce monde où la bienveillance se mesure sur la valeur numérique de la fortune? et, en me dépouillant devant elle de cette auréole dorée qui brille d'un éclat si attractif au front du fils de famille richement pensionné, ne m'exposais-je pas, comme avec mon patron, à tomber en discrédit et à perdre sans retour cette protection qui m'avait ouvert la porte de Louise?

J'eus beau me creuser la tête et faire l'appel et le contre-appel de toutes mes connaissances; personne ne répondit : Présent!

Je te vois sourire de pitié; je sentais venir ta pensée. Ne te donne pas la peine de la traduire en français, je la saisis avec la lucidité d'un somnambule; je n'ai même pas besoin, pour lire dans ton cerveau, de chiffonner une

mèche de tes cheveux en clignant les yeux. Je rends des points à Alexis.

Non, mon ami, je n'avais point oublié le chemin de l'établissement philanthropique de la rue des Blancs-Manteaux, dont les habitués doivent à présent tant de reconnaissance, calembour à part, à la ville de Paris qui a percé la rue de Rambuteau et prolongé la rue de Rivoli tout exprès pour les y mener en ligne directe. Plus d'une fois, au bon temps de nos fredaines, j'avais eu occasion d'apprécier les bienfaits de cette institution, et ma première pensée eût été de prendre la route de ses bureaux, si une circonstance bizarre, inouïe, suscitée évidemment par la fatalité pour mettre le comble à mon embarras, ne m'avait réduit, de ce côté-là encore, à l'impuissance la plus absolue.

L'histoire de ce nouveau contre-temps vaut la peine d'être racontée. La voici :

—

IV

Tu n'as pas entièrement oublié Gabriel Rousselet, ce petit échappé de collége si espiègle, si fanfaron, si original, que sa famille m'avait expédié d'Orléans, à la rentrée des dernières vacances, avec la grave mission de guider ses premiers pas dans la vie parisienne et de lui inculquer l'amour du travail et l'horreur de l'estaminet. La tâche était difficile avec un gaillard du caractère et de l'imagination de maître Gabriel : Mentor eût demandé cent écus par mois pour diriger l'éducation d'un pareil Télémaque, et il ne les eût certes pas volés. En moins de

quinze jours de Paris, Gabriel avait trouvé moyen d'accomplir toute une épopée de prouesses extravagantes et dangereuses.

Le lendemain de son arrivée, il était entré dans une maison de librairie, comme employé aux écritures et à la correspondance. Deux jours après, il s'était fait mettre à la porte, pour cause d'hommages trop expressifs adressés à la femme de chambre de sa patronne. Il avait profité de son retrait d'emploi pour faire connaissance, le soir même, avec le bal de la Chaumière. La désinvolture de ses en avant-deux, rétifs au rappel à l'ordre de l'autorité militaire, l'avait mené tout droit au corps de garde, d'où j'avais eu beaucoup de peine à le tirer sans passer par le bureau du commissaire de police. Le jour suivant, une nouvelle excursion dans le domaine de la galanterie démonstrative lui avait mis un duel sur les bras; il n'avait eu rien de plus pressé que de venir me chanter cette bonne fortune, à laquelle il me faisait l'honneur de me convier en qualité de témoin. Tu penses bien qu'au lieu de féliciter mon drôle de cette belle équipée, je l'avais sermonné d'importance. Il s'était moqué de mon sermon avec un sans-façon que j'eusse trouvé fort inconvenant de la part de tout autre. Mais ce diable d'enfant, avec ses dix-sept ans, avec sa franchise d'allures et son humeur aventureuse, m'avait inspiré, dès le premier abord, un sentiment d'indulgence qui devait rendre encore plus difficile mon rôle de tuteur. Sa famille était étroitement

liée avec la mienne; je l'avais vu naître, grandir, passer de l'état de bambin à celui d'adolescent. Je ne l'avais perdu de vue que depuis mon départ pour Paris, et, malgré notre différence d'âge, il m'avait semblé, en le retrouvant, revoir un vieil ami. Enfin, il faut bien l'avouer, je subissais, par toutes les fibres accessibles, l'influence de Gabriel; l'élève dominait le précepteur, le soldat pouvait manquer impunément à la subordination envers son officier. Le duel n'avait pas eu lieu. J'avais, dans cette circonstance, repris au sérieux mon titre de mandataire de la famille; toutefois, en arrangeant l'affaire, j'avais eu soin d'en retirer mon pupille avec les honneurs de la guerre : j'avais obtenu pour lui des excuses, et Dieu sait à quel genre de réparation le drôle avait droit! Il m'avait remercié de ce résultat de mon intervention à peu près du ton dont un bouledogue remercie son maître qui lui retire un os de la gueule, sous prétexte que cet os pourrait l'étrangler. Gabriel tenait à son duel, il lui fallait son homme à pourfendre, son brevet de matamore à conquérir; il ne me pardonnait pas de m'être jeté en travers de son plus brillant exploit, et d'avoir, par une transaction que réprouvait l'honneur, reculé l'instant glorieux de son baptême de chevalier. C'était maintenant à recommencer, et l'occasion pouvait se faire attendre. Gabriel se consola de cette déception par l'homéopathie : je m'étais, disait-il, montré mou et pusillanime; il ne trouvait qu'un seul moyen de me sau-

ver de son mépris éternel : c'était de renchérir sur ma couardise et de devenir lui-même de plusieurs degrés plus lâche que moi. Il alla trouver son adversaire, lui demanda solennellement pardon d'avoir eu le malheur de lui députer un témoin assez mal avisé pour faire de la conciliation, et, la question ne pouvant plus se vider par les armes, proposa, par une réminiscence mythologique dont les annales du duel fournissent de nombreux exemples, de substituer les attributs de Bacchus à ceux de Mars et le duel au punch au duel au pistolet. La proposition avait été parfaitement accueillie; la rencontre avait eu lieu au café Procope, et les deux adversaires étaient restés sur le terrain après des prodiges d'attaque et de riposte. L'affaire, vaillamment menée de part et d'autre, avait fait sensation; elle avait eu, pour Gabriel, une partie du résultat qu'il attendait de sa partie d'escrime : elle l'avait posé.

Je n'en finirais pas, si je me mettais à te raconter les mille escapades du jeune Rousselet. Tu n'en as connu qu'une faible partie et, probablement, la moins pittoresque. En moins de temps qu'il n'en faut à un dentiste pour s'illustrer, il était devenu le héros du quartier des écoles, qu'il avait bien voulu favoriser de sa résidence; et, l'avouerai-je? je ne pouvais me défendre, au milieu de mes graves préoccupations et de mes pensées rectangulaires, d'éprouver comme un mouvement de sympathie admiratrice pour les magnifiques dispositions de mon protégé à

faire un mauvais sujet d'ordre supérieur. Ce n'était qu'à force de me pénétrer de l'esprit de mon rôle que je parvenais à réprimer le premier élan de mon enthousiasme applaudisseur, et à remplacer, par une mercuriale suffisamment maussade, le *bravo* cordial prêt à partir de mes lèvres. Aussi, ma leçon de morale débitée pour l'acquit de ma conscience, avais-je fini par trouver tout simple et entièrement logique que mon disciple n'y fît pas attention et se permît même d'y répondre par des quolibets plus ou moins irrévérencieux. S'il s'était mis sur le pied de m'écouter respectueusement et les yeux baissés, il m'aurait joué un fort mauvais tour : j'aurais peut-être reculé devant le ridicule de la situation et perdu le fil de mon éloquence officielle. J'ai connu des orateurs plus forts que moi qui seraient restés courts sans les interruptions. La réplique, même intempestive, alimente la parole; l'éloquence de la chaire m'a toujours paru la plus difficile de toutes; je ne m'explique l'abondance des prédicateurs religieux que par la ferveur de leur conviction. Après cela, il y en a, dit-on, qui prêchent par routine et qui trouvent moyen d'arriver, par ce procédé, à de très-beaux succès oratoires. Je ne nie pas absolument le fait, je me contente de le déplorer.

Avant de te dire comment Gabriel m'avait radicalement interdit pour le moment toute visite chez *ma tante*, un trait encore pour achever de te peindre le personnage.

Le 1er janvier, Gabriel avait changé de logement. Il

avait passé les quinze derniers jours de décembre à chercher un nouveau domicile, et n'avait définitivement arrêté son choix qu'après avoir visité tous les hôtels de la rive gauche de la Seine, de la rue Saint-Jacques à la rue du Bac. Quand les propriétaires d'établissements garnis le voyaient s'en aller sans vouloir rien conclure, et après avoir cependant, dans le cours de sa visite domiciliaire et de son examen des lieux, hautement fait l'éloge du confortable, de la commodité et de la bonne tenue de leurs locaux, ils lui demandaient les motifs de son hésitation à se décider sur-le-champ.

— Mais, répondait Gabriel, je n'hésite pas; je refuse tout net de loger chez vous.

— Cependant, monsieur, vous disiez tout à l'heure que la chambre du premier vous convenait sous tous les rapports.

— Et je persiste dans cette appréciation, qu'un autre, moins expansif, eût peut-être dissimulée, mais dont ma franchise et ma loyauté me faisaient un devoir.

— Alors, c'est donc le prix qui vous semble trop élevé?...

— Je trouve, au contraire, que trente francs par mois, c'est pour rien...

— Il y a donc autre chose qui vous déplaît?

— Oui, le portier.

— Ah! monsieur, le plus honnête homme de tout le quartier! et d'une complaisance pour les locataires!...

— Je ne dis pas non; mais il est blond, et j'ai besoin pour le moment d'un portier très-brun..... Vous voyez bien que la maison ne peut pas m'aller.

Et Gabriel continuait son exploration des logements meublés et des concierges, trouvant les premiers généralement de son goût, mais toujours les seconds d'une nuance incompatible avec le projet, encore inédit, qu'il avait en tête. Il se fût condamné au régime de la vie nomade et du campement nocturne en plein air, plutôt que de devoir l'accès d'un palais enchanté à un concierge qui n'eût pas réalisé, dans toute sa perfection, le type de l'homme brun, si recherché des grisettes de province, des veuves sentimentales et des vivandières de régiment.

Il avait fini par découvrir ce phénix, enseveli tout vivant, et sans grand espoir de résurrection spontanée, dans une sorte de tombeau humide et enfumé, érigé, sous le pseudonyme de loge, au rez-de-chaussée d'un hôtel de la rue des Maçons-Sorbonne. Gabriel avait, à l'instant même, arrêté la seule chambre qui se trouvât disponible, et, après s'être assuré auprès du propriétaire que le portier, depuis trois ans déjà attaché au service de l'établissement, ne courait, en raison de sa bonne conduite et de sa fidélité éprouvées, aucun risque probable de prochain renvoi, il avait, à la stupéfaction profonde de son hôtelier, peu habitué à de semblables munificences de la part de ses locataires, payé trois mois de loyer d'avance.

Le lendemain, premier jour de l'an, comme je viens de

te le dire, il avait pris possession de son nouveau logis et célébré son inauguration par un festival anacréontique, offert à une douzaine de ses amis.

Entre le quinzième et le seizième bol de punch, il avait prononcé le speech suivant :

— En vous réunissant dans cette enceinte dont la lugubre décoration et le mobilier agonisant disposent à la misanthropie l'âme rêveuse du philosophe, j'ai voulu, mes amis, vous initier à l'un des projets les plus hardis qu'ait jamais enfantés le cerveau d'un homme jaloux de procurer à ses semblables un avant-goût des récréations du purgatoire. Il répugnerait à ma modestie de vous retracer la nomenclature, mémorable pourtant, j'ose le dire, de tous les bourgeois dont j'ai faussé les digestions et cauchemardé le sommeil, des boutiquiers traqués jusqu'au sein des mystères de leurs arrière-boutiques, des créanciers pour lesquels j'ai inventé la balançoire à mouvement perpétuel, et des jobards de toute condition, de tout âge, de tout sexe et de toute nuance politique, sur qui j'ai fait pleuvoir la douche de la mystification à jet continu. Déjà quelques-uns de mes hauts faits ont préoccupé l'opinion publique, en se révélant à cette arbitre de toutes les gloires sous la forme faits-Paris, catégorie du canard à l'étudiant. Mais ces modestes triomphes ne vont plus qu'à la cheville de mon ambition ; j'aspire avec indifférence l'encens de la nouvelle diverse, je vois sans chatouillement vaniteux figurer mes initiales entre celles d'un

mari empoisonné par sa moitié et d'un ivrogne dévalisé par une bande de poivriers. Ma vocation m'appelle à de plus hautes destinées; je me sens de force à m'élever, des basses régions du puff et de la pochade, aux sommités du fait scientifique de premier ordre. Il ne me manquait qu'un sujet à exploiter; je puis dire à présent comme Archimède : J'ai trouvé!

« Après des recherches dont la persévérance ferait honneur à un alchimiste ou à un numismate, je suis parvenu à découvrir un être humain porteur d'une chevelure d'un jais tellement sombre, illuminée de reflets si fulgurants, qu'un nègre, qui passait ce matin à côté de lui, m'a paru blond filasse. Ce phénomène capillaire, c'est le portier de ce monument. Tout à l'heure il montera, afin que vous puissiez constater, par les yeux et le tact, le naturel parfait de sa frondaison, vierge de tout emprunt frauduleux aux sophismes de la chimie et du postiche.

» Eh bien! je prétends déteindre cet homme et le faire passer du noir le plus viril au blanc le plus caduc, métamorphoser la taupe en hermine, l'Andalous en albinos, et cela par la seule puissance de la fascination, par l'action sourde, mais infaillible, des terreurs subites, des anxiétés dévorantes, des désespoirs insensés, des rages concentrées et des insomnies peuplées de visions funèbres et de fantômes terribles!..

» Je ne demande que trois mois pour opérer ce prodige. Ce n'est pas que deux ne me soient plus que suffisants...

j'ai la conscience de mes moyens ; mais la haute pression a ses dangers : l'explosion peut venir, à l'heure du succès, ravager votre ouvrage. Vous n'aviez en vue que l'innocente fantaisie de rendre votre individu décrépit avant l'âge ou de le faire tomber en enfance prématurée, et voilà que, pour avoir trop brusqué l'opération, le gaillard vous échappe un beau matin, en se passant au cou un nœud coulant en guise de cravate et en s'accrochant à une solive de son grenier. Ces choses-là ont toujours leur côté désagréable, même quand on sait ne pas les prendre trop à cœur ; il n'en faut pas davantage quelquefois pour vous faire manquer un mariage, ou perdre la confiance de votre blanchisseuse.

» Je vous donne donc pareil rendez-vous d'aujourd'hui en trois mois. Vous jugerez si j'ai bien opéré par le résultat de l'expérience. Et maintenant qu'on aille quérir le sujet, sous la rubrique insidieuse de lui demander s'il est vrai, comme l'affirme Dulaure dans son *Histoire de Paris*, que la chambre où nous sommes ait eu pour locataires Attila, les quatre fils Aymon, Blucher et Paul de Kock. »

On avait chaudement applaudi à cette nouvelle excentricité du jeune Rousselet, et des paris s'étaient ouverts. Le résultat, il faut le dire, n'avait pas répondu aux prévisions et à la promesse de Gabriel. La chevelure de sa victime était d'une teinte à l'épreuve des émotions les plus subversives; pas un cheveu n'avait pâli. L'épreuve n'en

avait pas moins réussi de la façon la plus brillante : le malheureux portier était devenu asthmatique et somnambule. Un jury d'honneur, appelé à prononcer sur les prétentions respectives des parieurs qui, s'appuyant, les uns sur l'esprit, les autres sur la lettre de la gageure, prétendaient tous avoir gagné, déclara qu'il n'y avait lieu d'attribuer les enjeux à personne. Toutefois, il exprima le vœu qu'une partie desdits enjeux fût affectée à un banquet offert à l'illustre auteur de cette charge homérique, ce qui fut accepté avec acclamation et exécuté avec magnificence.

Si j'ai été un peu long à t'esquisser la physionomie de Gabriel, c'est que, d'une part, il joue un certain rôle dans mon odyssée, et que, d'un autre côté, j'ai toujours du plaisir à parler de ce diable de garçon, que j'aime encore comme un frère, malgré tout le fil qu'il m'a donné à retordre pendant une couple d'années. Gabriel a fini comme beaucoup d'autres qui avaient ses défauts sans avoir ses qualités. Maudit pécuniairement par sa famille, à cause de ses prodigalités sans fin, harcelé par une meute aboyante de créanciers, qui n'avait point eu sa pareille depuis don César de Bazan, devancé partout où il se présentait par un genre de célébrité qui faisait repousser, comme une tentative de mystification, ses offres de services ou ses demandes de travail, il comprit qu'il lui était désormais impossible de lutter avec chance de succès contre les inextricables difficultés de sa situation. Il cessa donc de

faire tête à l'orage et quitta Paris, après avoir adressé à tous ses créanciers sa carte de visite, annotée au crayon des initiales P. P. C. (pour prendre congé), et ainsi conçue :

GABRIEL ROUSSELET,

Tourlourou au 17e léger,

AFRIQUE.

Écrire franco et poste restante

Gabriel s'était engagé. Il y a de cela quinze ans à présent, ce qui lui a donné le temps de se réhabiliter auprès de sa famille, de payer ses dettes, de gagner la double épaulette d'argent et la croix. Sans doute c'est quelque chose que ce résultat... Eh bien ! j'avais espéré mieux de mon pupille, et je ne puis m'empêcher de dire que ce n'était pas la peine d'annoncer tant d'heureuses dispositions, de dépenser tant d'esprit, tant de verve et d'originalité, pour arriver, en fin de compte, à quoi ?... à un brevet de capitaine. J'en connais dont les charges ne valaient pas les siennes et qui se pavanent aujourd'hui dans les hautes sphères de la diplomatie. Encore une carrière manquée!

Et maintenant que te voilà suffisamment édifié sur le compte de mons Gabriel, j'arrive au fait.

V

Un soir, huit jours à peu près avant que Louise ne m'écrivît, il était arrivé chez moi, entre onze heures et minuit, avec une physionomie que je ne lui avais jamais vue et dont le premier aspect m'avait effrayé. Il était pâle comme un mort; il avait le regard sinistre, la chevelure hérissée comme un traître de mélodrame à la vue du gendarme du cinquième acte, et malgré la fraîcheur très-sensible de la température, de grosses gouttes de sueur perlaient sur son front et ruisselaient le long de ses tempes. Il s'était jeté dans un fauteuil avec un mouve-

ment désespéré qui ressemblait à un symptôme d'aliénation mentale, et son chapeau étant tombé sur le parquet, il lui avait lancé un coup de pied furibond, qui, par un effet comique du hasard, l'avait envoyé se camper de travers sur le crâne olympien de mon patron, dont le buste décorait la tablette supérieure de mon bureau.

Cet incident qui, en toute autre circonstance, eût provoqué chez Gabriel une formidable explosion d'hilarité, n'avait fait qu'attiser le sombre feu de son regard et amonceler une nouvelle couche de nuages sur son front. Évidemment il venait de lui arriver quelque terrible aventure.

J'étais resté debout devant lui, observant avec anxiété chacun de ses gestes et ne sachant par quelle interrogation entamer le dialogue.

Ce fut lui qui parla le premier. Il enfonça convulsivement les doigts crispés de sa main droite dans les mèches éparses de sa chevelure, ramena sa main sur ses yeux, comme pour écarter une vision irritante, redressa brusquement la tête, et s'écria, en frappant violemment du poing sur le bras rembourré du fauteuil :

— Charles, je suis un homme perdu !

Je dis *perdu*, pour ne point effaroucher ta susceptibilité; mais je crois me rappeler que Gabriel se servit d'un participe beaucoup plus énergique.

La glace était rompue, le récit de la catastrophe devait maintenant couler de source.

— Voyons, mon pauvre Gabriel, répondis-je du ton le plus compatissant, conte-moi ton affaire; tu sais que je suis ton meilleur ami...

— Est-ce bien vrai ce que tu dis là? interrompit vivement Gabriel, en se levant d'un bond subit et en me serrant la main à me meurtrir les doigts.

— T'ai-je jamais donné le droit de douter de mon affection?...

— Non, jamais... c'est vrai! A part tes leçons de morale, dont j'aurais mauvaise grâce à me plaindre en ce moment, je n'ai reçu de toi que des preuves d'amitié et de dévouement.

— T'en faut-il une nouvelle?

— Oui, il m'en faut une... c'est le mot, car il me la faut absolument, à tout prix et sur-le-champ, fût-elle impossible!

— Parle donc vite... tu me fais peur.

— Il me faut cent cinquante francs, et tu es le seul à qui je puisse les demander.

— Cent cinquante francs! mais, malheureux, où veux-tu que je les prenne?.... Il ne m'en reste pas vingt-cinq pour finir mon mois, et tu sais que je suis, comme toi, sans le moindre escompteur sur la place de Paris.

— C'est bien, dit froidement Gabriel, en découvrant sans sourciller le buste de mon patron et en ajustant correctement son chapeau sur sa tête; je n'ai plus alors qu'à me brûler la cervelle, qu'à me faire sauter le caisson,

comme disent les troupiers... Adieu, Charles; je ne te promets pas de t'écrire...

— Mais, mon Dieu ! que s'est-il donc passé ? m'écriai-je en le retenant par le bras et en lui barrant la direction de la porte. La manière dont tu me demandes cette somme de cent cinquante francs, ton agitation, ces idées absurdes de désespoir, tout me prouve qu'il ne s'agit point d'une dette ordinaire..... Qu'as-tu donc à réparer? Est-ce une étourderie, une faute, ou...

— Ou un crime, n'est-ce pas? Achève donc ta pensée, reprit amèrement Gabriel. Pourquoi pas, en effet? Qu'y aurait-il d'étonnant que j'eusse fait un faux ou commis une escroquerie?... Est-ce qu'on ne voit pas tous les jours des jeunes gens bien élevés se livrer à ce genre d'espiègleries?...

Et il se mit à parcourir précipitamment la chambre de long en large, après m'avoir tourné le dos en faisant deux ou trois rapides mouvements d'épaules qui prouvaient que le malaise de sa conscience n'avait point sa source dans une action dont il eût à rougir.

— Mais explique-toi donc ! dis-je à mon tour, sans chercher à dissimuler mon impatience. Nous verrons ensuite si la position est aussi grave que tu le prétends et s'il y a, dans ce cas, moyen de te tirer d'embarras.

La seconde partie de cette réplique ouvrait à Gabriel une perspective de salut qui eut pour effet immédiat de calmer son irritation. Il revint à moi, et me serrant de

nouveau la main, mais cette fois avec une pression moins nerveuse :

— Voici, dit-il d'un ton plus calme, ce qui m'est arrivé : j'ai joué sur parole... et j'ai perdu. L'affaire ne serait rien par elle-même, c'est-à-dire que je ne me ferais pas scrupule de mettre quelques jours à me libérer, sans une malheureuse complication que j'ai stupidement créée moi-même, et qui me force de toute rigueur à m'exécuter demain matin. Tu sais que je ne suis pas joueur, joueur d'argent surtout. Le jeu qui consiste tout grossièrement à faire passer votre argent dans la poche de votre partenaire, ou réciproquement, m'inspire un sentiment de mépris et de répulsion qui a beaucoup d'analogie avec celui que me fait éprouver un vol ou une bassesse quelconque. Assurément, je n'ai pas la prétention de me poser en moraliste farouche; eh bien, j'ai beau me dire que le jeu a eu de tout temps droit de cité dans toutes les classes de la société, en commençant par les plus riches, où l'argent est, à toute heure, au service des caprices et des passions, je ne puis m'habituer à considérer la passion du jeu comme une passion honnête. Et remarque bien que cette impression ne me vient pas du tableau, si vigoureusement dramatisé dans *Trente ans*, des crimes, des misères, des flétrissures et des larmes dont le joueur traîne à sa suite le lugubre cortége; je crois même que je n'ai jamais songé à tout cela. Je hais le jeu et je méprise les joueurs par instinct plutôt que par réflexion et par ana-

lyse. Comme la débauche, l'ivrognerie et le vol, le jeu n'est autre chose, à mes yeux, que le labeur de la paresse, l'organisation du vice et, selon ses résultats, la source de toutes les dépravations ou celle de tous les crimes.

Tu vois donc que, si j'ai eu le malheur de jouer et le malheur, bien autrement fâcheux, de perdre, ce n'a été de ma part ni affaire de goût, ni affaire d'habitude. Si le fait de manquer de volonté et de céder à la première impulsion venue n'était profondément humiliant pour un homme qui se dit homme de résolution et d'initiative, je confesserais que je me suis laissé entraîner, que j'ai subi lâchement une influence corruptrice, que j'ai été, en vrai chevalier de tripot, séduit par le honteux appât de l'or et par l'ignoble fétichisme de la chance aléatoire.

Sois tranquille... on ne m'y reprendra pas de sitôt!

J'ai donc joué, d'abord par cinq francs, puis par dix, puis par vingt. Mon adversaire, un grand escogriffe à moustaches rouges, qui se dit étudiant de douzième année, et que je soupçonne d'être beaucoup plus fort sur la manipulation des trente-deux cartes du jeu de piquet que sur les *Institutes* et les *Pandectes*, avait un de ces bonheurs insolents qui finissent par exciter et émouvoir la bile des partenaires les plus bénins. Il paraît qu'il ne suffisait pas à la satisfaction de ce monsieur de me gagner mon argent coup sur coup et sans interruption d'une seule partie; à chaque nouvelle somme qu'il portait à mon crédit, il y portait par la même occasion, et avec

une persévérance du plus mauvais goût, quelques-unes de ces vieilles et insipides épigrammes d'estaminet, auxquelles on n'ose pas répondre quand on perd, parce que l'on a peur de passer pour un mauvais joueur, et qui, à la longue, et par le dégoût de leur niaiserie prétentieuse bien plus que par le piquant de leur ironie, vous agacent les nerfs et vous font sortir de votre caractère.

Ce fut ce qui m'arriva. La dernière partie perdue et mon compte arrêté au chiffre rond de cent cinquante francs, je me levai, et m'adressant à un camarade qui avait été spectateur de ma déconfiture, de manière que chacune de mes paroles tombât d'aplomb dans l'oreille de mon partenaire :

— Diable ! fis-je en donnant à mes paroles l'inflexion la plus impertinente, c'est cher une soirée de cent cinquante francs... et surtout c'est long quand on a un vis-à-vis aussi abrutissant. Décidément, j'ai eu tort de refuser à Georgina de la mener voir *Robert-Macaire* aux Folies-Dramatiques. A part l'agrément d'entendre des choses spirituelles au lieu de grosses balourdises, j'y aurais encore gagné de n'être que spectateur de la fameuse partie d'écarté du baron de Wormspire.

Il était difficile de formuler plus clairement une insulte d'un caractère plus injurieux.

Mon adversaire, qui était resté assis à la table de jeu, faisant semblant de lire le journal pour éviter un colloque qu'à mon air maussade et rageur il pressentait devoir

être orageux, se leva à son tour, et s'approchant de moi d'un pas lent et mesuré, comme un homme qui calcule l'effet d'une interpellation agressive :

— Monsieur, me dit-il d'un accent caverneux qui visait ostensiblement à l'intimidation, je crois que vous m'avez insulté !

— Ma foi, lui répondis-je en riant de mon rire le plus effronté, cela se pourrait bien, et je n'ai pas la moindre envie de le nier. Je tiens seulement à constater que j'ai eu le bon goût d'attendre pour cela que nous eussions fini de jouer. Vous ne pourriez pas en dire autant.

— Est-ce une provocation ?

— Ce sera tout ce qu'il vous plaira. Voilà la première fois que nous nous trouvons manche à manche, et je vous ai déjà prouvé que j'étais trop bon joueur pour refuser de jouer la belle.

— Et moi, monsieur, je ne suis pas assez sot pour donner au premier coupe-jarrets venu une revanche à la force du poignet. Je comprends que cette manière d'acquitter une dette d'honneur soit de votre goût ; quant à moi, elle n'est pas du tout du mien. Quand je perds, je paye, et je paye poliment. Je vous engage à faire de même ; cela vaudra mieux pour votre réputation que d'ajouter à la scène de Robert-Macaire l'incident, médiocrement moral, de la revanche à main armée... Voici ma carte : je serai chez moi, demain matin, jusqu'à dix heures, pour recevoir, non pas vos témoins, que j'aurais

le regret de mettre à la porte, mais le montant de votre perte, que j'aurai l'avantage de mettre en caisse.

Et là-dessus, continua Gabriel en s'élevant de nouveau, suivant les règles classiques de la péroraison, aux notes les plus vibrantes de l'exaltation oratoire, mon gredin est sorti comme si de rien n'était et m'a planté là, fou de rage et de honte, furieux contre lui, furieux contre moi, furieux contre le sort et contre le monde entier, ne sachant où donner de la tête, abîmé, perdu dans la contemplation de ce problème terrible, écrasant, plus insoluble pour moi qu'un problème d'algèbre, qu'il me fallait trouver à l'instant même cent cinquante francs, sous peine d'être déshonoré et repoussé comme un misérable, comme un escroc!...

Enfin, j'ai songé à toi... et me voilà. J'attends la vie ou la mort...

Ce récit d'une mésaventure toute simple, bien que des plus fâcheuses en raison de la difficulté pour Gabriel d'en sortir à son honneur, m'avait sérieusement touché. Je comprenais tout ce que le pauvre garçon devait souffrir de poignantes inquiétudes et de sombres déchirements à la pensée d'expier une heure d'étourderie, de faiblesse bien pardonnable à dix-huit ans, par une de ces flétrissures sanglantes que l'aveugle ostracisme de la société inflige avec la même rigueur inexorable à l'imprudence et au vice. Je savais qu'en effet il n'était pas joueur, et je n'avais pas besoin de la promesse dictée par son repentir

du moment pour être sûr que la leçon lui profiterait; d'ailleurs, ce n'était pas l'instant de faire comme le maître d'école de la fable, et de sermonner sur les inconvénients du jeu l'apprenti joueur qui n'avait pas même une branche de saule sous la main pour attendre, la respiration au-dessus de l'eau, la fin du sermon.

Après avoir réfléchi quelques moments à la manière la plus expéditive de réunir la somme nécessaire à la libération de Gabriel, je songeai, comme toi tout à l'heure, à l'expédient familier de l'emprunt sur nantissement. Gabriel m'arrêta à mon premier mot sur ce chapitre.

— Plus rien! me dit-il tristement, tout y a passé, tout, jusqu'à mon parapluie que j'ai aliéné la semaine dernière pour acheter une ombrelle de cent sous à Georgina.

— Eh bien! m'écriai-je, cédant à l'entraînement subit d'une généreuse inspiration, il ne sera pas dit que je t'aurai laissé dans une pareille situation. Je viens d'avoir une idée; tu ne peux pas la réaliser, puisque c'était fait d'avance... je la réaliserai pour toi. Tout y passera aussi, mais ton honneur sera sauvé... Je ne te demande qu'une chose : ce sera de m'aider autant que tu le pourras, au commencement du mois prochain, à rentrer en possession de ma garde-robe.

Pour toute réponse, Gabriel m'avait sauté au cou et m'avait embrassé avec une effusion de joie et de reconnaissance qui m'avait rendu léger l'accomplissement du sacrifice auquel je m'étais engagé.

Et pourtant c'en était un bien réel et bien complet! Non-seulement ma montre et tous mes effets d'habillement, moins ceux que je portais sur moi, avaient disparu dans le gouffre vorace de la rue des Blancs-Manteaux, mais encore il m'avait fallu, pour completer les cent cinquante francs de mon protégé, y joindre jusqu'à mon linge et les quelques objets de fantaisie qui avaient survécu à ma liquidation.

Le lendemain, avant l'heure indiquée, le créancier de Gabriel avait reçu son argent. Quant à moi, je me trouvais, par le fait de mon intervention héroïque, réduit à ma plus simple expression : l'incendie, le pillage, le vol, étaient passés pour moi à l'état de chimères ; je pouvais dormir la porte ouverte, et me mêler aux foules les plus suspectes sans avoir souci du contenu de mes goussets. J'avais, du reste, subi ce désastre momentané avec toute la philosophie d'un homme déjà éprouvé par plus d'un revers de ce genre, et j'attendais jusque-là sans trop d'impatience le moment où la subvention paternelle, jointe à un commencement de restitution de la part de Gabriel, me permettrait de changer de costume et de rendre ma montre à sa véritable destination.

—

VI

Je reprends maintenant le fil régulier de mon récit.

Quand je fus un peu revenu de ma première consternation, je me mis à calculer la somme dont j'aurais rigoureusement besoin, sauf à aviser ensuite aux moyens de me la procurer. C'était une marche rationnelle; s'il est un cas où l'on doive régler le compte de sa dépense avant celui de sa recette, c'est à coup sûr celui où je me trouvais alors.

La morale de cette seconde partie de mon roman fut que, Louise me conduisant à la campagne dans sa voi-

ture, — je crois t'avoir dit qu'elle avait voiture, — je ne pouvais me dispenser, sous peine de passer pour un cuistre, d'offrir à ces dames un dîner champêtre.

Cela ne pouvait se faire convenablement à moins d'une quinzaine de francs, même hors barrière.

Il fallait ensuite prévoir diverses hypothèses toutes réalisables, telles que l'offre d'un bouquet par une paysanne; le désir, exprimé par Louise ou par sa compagne, de se promener en bateau, si nous allions du côté de la rivière; celui d'entrer le soir dans un de ces bals champêtres dont elle m'avait prié récemment encore de lui faire une description qui l'avait fort divertie.

Ces éventualités, et d'autres que je ne pouvais pressentir, mais qui sauraient très-bien se présenter sans avoir été annoncées, menaçaient d'engloutir une quatrième pièce de cinq francs.

C'était en tout vingt francs au moins qu'il me fallait.

Où prendre une pareille somme?

Dans ce temps-là, on n'avait pas encore inventé la banque du Prêt d'honneur. Il y avait évidemment une lacune dans nos institutions. Entre nous, je crois avoir contribué à la création de cette caisse, en racontant à un personnage bien posé, qui en est devenu l'un des fondateurs, mon histoire lamentable. Toutefois, je reconnais que l'idée a subi des modifications : j'ai su que la banque du Prêt d'honneur, qui a fonctionné hélas ! si peu de temps, n'avait jamais prêté aux amoureux.

Après un quart d'heure de réflexion, je me dis que je n'avais guère d'autre ressource que le vol.

Je repoussai ce moyen, comme immoral en principe et dangereux en exécution.

Je cherchai autre chose.

Je ne trouvai rien.

C'était à se manger les bras, comme un homme enterré vivant.

Que faire?

Écrire à Louise qu'une indisposition subite me forçait de manquer à son rendez-vous du lendemain?... Ma main se serait refusée à tracer cet arrêt mortel de mon bonheur.

Voilà, mon ami, où j'en étais le samedi à huit heures du soir. J'ai eu deux camarades qui se sont tués et quatre qui sont devenus fous pour des motifs beaucoup moins plausibles.

Je voulus essayer d'une dernière chance. J'allai au café de la Taverne, qui était alors, comme tu sais, sur la place de l'École de Médecine. C'était le rendez-vous de tous nos anciens amis. Depuis longtemps, j'avais bien négligé et les amis et l'estaminet; mais la circonstance était impérieuse, il n'y avait pas à chicaner sur les petites susceptibilités, et le mieux était d'aller frapper franchement à toutes les bourses de connaissance.

Je ne comptais qu'à moitié sur le succès de cette tentative. J'aurais mieux fait de ne pas y compter du tout;

cela m'eût évité le ridicule de formuler huit ou dix fois cette demande : « As-tu vingt francs à me prêter? » et l'humiliation d'essuyer autant de fois cette réponse : «Vingt francs! après le vingt-cinq du mois? Et tu prétends jouir encore de tes facultés intellectuelles?...»

Ou :

— Tu te trompes..... tu m'auras pris pour Rothschild ; on dit que je lui ressemble beaucoup. C'est rue Laffitte ; on y va par l'omnibus de l'Odéon. Veux-tu six sous?...

Ou toute autre plaisanterie de même sel et de même à-propos.

J'allais me retirer, le cœur bien gros et bien navré, quand je vis apparaître sur le seuil de l'estaminet Gabriel Rousselet, dans toute la majesté de son costume d'étudiant modèle : la jaquette de velours étroitement pincée sur la hanche, le béret basque sur l'oreille, la moustache en crocs et le cigare à la bouche. Son premier regard rencontra le mien; il vint vivement à moi.

— Que diable peux-tu faire ici? me dit-il d'un air profondément intrigué et sans même songer à me tendre la main ; tu t'exposes à être pris pour un revenant, tu vas te faire exorciser... Je viens de rencontrer un des garçons dans la rue, je gage qu'il allait chercher de l'eau bénite.

L'espérance est dure à déraciner entièrement du cœur de l'homme, surtout quand il est amoureux ; tant qu'il en reste un rameau vivace, un fêtu, une parcelle saisissable,

on l'étreint et on s'y cramponne avec acharnement; on ne lâche prise qu'après avoir épuisé toutes ses forces intelligentes, qu'après avoir usé sa dernière illusion et exhalé son dernier cri de détresse. A la vue de Gabriel, je sentis subitement renaître ma confiance et l'éclair de l'inspiration rayonner dans les ténèbres de mon abattement. Il me sembla que la Providence m'envoyait un auxiliaire, un sauveur. Je ne doutai pas qu'avec son imagination féconde en expédients et le sans-gêne, parfois un peu bohémien, de ses procédés financiers, il ne vînt facilement à bout de me tirer d'embarras. Il ne s'agissait plus, cette fois, d'une somme importante, de l'improvisation d'un de ces emprunts à trois chiffres devant lesquels il est permis de rester en échec : que me fallait-il en résumé? Un rien, une misère, si peu de chose que c'était vraiment à rougir d'en être encore à chercher à tâtons la solution d'un aussi piètre problème de crédit financier.

Sans perdre mon temps à répondre aux facéties de Gabriel et à lui expliquer le motif de ma présence à la Taverne, je l'emmenai dans un coin de l'estaminet, et allant droit au but :

— Gabriel, lui dis-je, c'est aujourd'hui mon tour à te demander un service d'argent. Remarque bien que je dis service et non restitution... Tu ne me dois rien encore, tu ne seras mon débiteur que du jour où tu voudras bien l'être, aussi tard qu'il te plaira..... Raison de plus pour

que tu te mettes en quatre pour venir à mon secours. Voyons, trouve-moi vingt francs... pas dans ta bourse, je sais qu'il n'y sonne jamais quatre pièces de cent sous à la fois, mais dans la bourse de n'importe lequel de tes amis, ou même de tes ennemis, si tu en as d'assez bien avisés pour essayer sur toi de ce moyen infaillible de se débarrasser des gens.

— Vingt francs ! dit Gabriel dont la physionomie exprimait le plus morne accablement ; mais où veux-tu que je les prenne, aujourd'hui que nous sommes à l'extrême fin du mois ? Personne n'a le sou.

— Je sais cela... je viens d'en faire la piteuse expérience en m'adressant à Jeannet, à Baron, à Delahaye, à Antoine Lefèvre et à quatre ou cinq autres Et pourtant je persiste à dire, comme toi la semaine dernière, il me faut cet argent, il me le faut absolument et tout de suite, il me le faut quand même et à tout prix !

— Et, reprit Gabriel, avec l'importance d'un homme qui se sent passer du rôle de protégé à celui de protecteur, puis-je savoir pourquoi ?

— Non, tu ne peux pas savoir ! interrompis-je assez sèchement pour guérir du coup mon ami Rousselet de ses velléités d'indiscrétion. Cela ne te regarde pas. C'est un secret d'ailleurs qui ne m'appartient à moi-même qu'à moitié, et tu trouveras bon que je garde ma part tout entière.

— Allons, ne vas-tu pas te fâcher à présent ! dit Ga-

briel un peu confus, mais d'un ton qui n'indiquait aucun mouvement d'humeur causé par mon rappel à l'ordre; qui est-ce qui te demande tes secrets?... que veux-tu que j'en fasse... de tes secrets? J'ai bien assez des miens pour ma consommation. Il te faut vingt francs, dis-tu? On va te les chercher. Je préférerais que tu eusses besoin d'autre chose, par exemple du dahlia bleu, que les horticulteurs n'ont encore admiré qu'en imagination, ou du fameux peigne de Frédégonde, que le chevalier Panckouke fait, dit-on, garder nuit et jour par quatre dragons... et un brigadier. Mais je n'ai pas le choix, ni toi non plus, à ce qu'il paraît. Va donc pour la chasse aux vingt francs; seulement tu es averti que le terrain n'est pas giboyeux.

Et Gabriel se mit, avec le zèle ingénieux d'une dame de charité et l'insistance loquace d'un commis voyageur, à recommencer auprès de ses camarades, c'est-à-dire de tous les habitués de l'estaminet, moins ceux auxquels je m'étais précédemment adressé, et que je lui avais désignés, la manœuvre que j'avais inaugurée sous les auspices peu encourageants, hélas! de la raillerie et du désappointement.

Gabriel eut beau faire et se livrer à des prodiges d'insinuation et de diplomatie, sa campagne eut, à deux petits verres près qu'il récolta en passant, exactement le même résultat que la mienne. Toutes les poches étaient à sec, la circulation du numéraire était suspendue sur la place : on prenait son café sur parole, on jouait au bil-

lard sous caution ; quant aux consommations de qualité supérieure, elles n'étaient accessibles qu'aux estomacs pouvant justifier de six mois de résidence, constatée par l'inscription sur les livres de l'établissement, ou d'une solvabilité éprouvée par mille écus de notes acquittées dans les divers cafés du pays latin. Il fallait être plus utopiste qu'un apôtre de Saint-Simon pour avoir rêvé l'extraction du moindre morceau de métal de cette mine tarie jusqu'au dernier filon par un mois d'exploitation à toute outrance.

—

VII

Gabriel revenait à moi, l'oreille basse et la moue du découragement sur les lèvres, lorsqu'un homme d'une quarantaine d'années, dont la figure nous était étrangère à l'un et à l'autre, l'aborda familièrement.

— Monsieur, lui dit-il avec cet air de rondeur protectrice auquel on reconnaît l heureux de ce monde, habitué à n'avoir besoin de personne, je viens de vous entendre nommer par un de ces messieurs : vous êtes M. Gabriel Rousselet ?

— Oui, monsieur, répondit Gabriel, en accentuant ces

deux paroles de manière à leur donner à son tour un caractère interrogatif.

— Vous venez de demander à plusieurs de vos amis s'ils avaient vingt francs à vous prêter pour quelques jours?

L'énonciation, à voix haute et devant une douzaine de personnes, de ce fait surpris à des conversations isolées, me parut d'une assez rude impertinence. Apparemment elle produisit le même effet sur Gabriel, car il répondit a igrement à son interlocuteur :

— Monsieur, je demande à mes amis ce qu'il me plaît de leur demander. A vous, qui n'êtes pas mon ami et qui ne le serez jamais, je vous demanderai de vouloir bien vous mêler de vos affaires, et non pas des miennes qui ne vous regardent pas!

A cette réponse, et surtout au ton tranchant dont elle était articulée, tous les regards se tournèrent de notre côté, dans l'attente d'une dispute et peut-être de mieux que cela.

— Comment! dit une voix, est-ce que cette mauvaise tête de Gabriel va maintenant chercher querelle à notre ami Ponsinet?...

— Non, non, repartit négligemment l'individu qu'on venait de nommer Ponsinet, ce n'est rien... c'est tout bonnement une méprise de la part de monsieur, qui n'a pas compris mes intentions.

Nous attendions l'explication. Il continua :

— Monsieur Rousselet demandait tout à l'heure à emprunter vingt francs; rien n'est plus naturel, s'il en a besoin; à sa place, j'agirais exactement de même. J'allais lui faire une proposition qu'il aurait probablement acceptée, si, au lieu de s'enlever comme une soupe au lait, il m'eût écouté jusqu'au bout.

Il y avait dans la manière dont cela était dit quelque chose de narquois qui me déplaisait souverainement. Mais le Ponsinet avait parlé d'une proposition, et ce mot avait une vertu assez puissante pour captiver toute mon attention et me rendre plus muet qu'un trappiste. D'un regard rapide, accompagné d'un coup de coude furtif, je fis signe à Gabriel d'être patient et de renfoncer les dispositions agressives qu'annonçait déjà le jeudes muscles de sa physionomie.

— Je parierais, reprit la même voix qui avait déjà parlé, et qui était celle d'un camarade dont le nom m'échappe, que ce farceur de Ponsinet médite quelque bonne charge.

Je vis que M. Ponsinet était connu pour exercer habituellement l'emploi de loustic. Cette découverte m'engagea à me tenir sur mes gardes contre les espièglerie de ce monsieur. Toutefois, avant de permettre à Gabriel de le remettre à sa place, s'il y avait lieu, je voulus avoir le cœur net de sa proposition.

— Pas le moins du monde, reprit Ponsinet : je propose à M. Rousselet de lui jouer, en cinq points d'écarté, les

vingt francs qu'il désire. S'il gagne, je paye comptant; s'il perd, je lui donne huit jours pour s'exécuter. Je ne veux pour garantie que sa parole devant ces messieurs.

L'offre était parfaitement acceptable ; elle avait même une certaine teinte de délicatesse.

J'eus presque regret d'avoir mal jugé Ponsinet. En le regardant mieux, je lui trouvai l'extérieur d'un bien digne homme.

— Ah! me dit vivement Gabriel à voix basse et en me pressant le bras avec un fol enthousiasme, c'est le ciel qui m'envoie ma revanche de la semaine dernière par l'organe de ce paltoquet! Apprête ton escarcelle... j'ai gagné d'avance. Quel guignon que tu ne m'aies demandé que vingt francs! Il ne m'en aurait pas coûté davantage de t'en offrir cent ou mille.

Puis, répondant à Ponsinet :

— Allons, monsieur, lui dit-il avec un demi-sourire, j'aurais mauvaise grâce à refuser la chance tout originale que vous m'offrez de gagner vingt francs. Dans le cas où je perdrais, je vous donne ma parole d'honneur qu'avant huit jours vous recevrez mon enjeu. Une dette de jeu est sacrée...

— Plus qu'un engagement écrit et signé, n'est-ce pas?.... interrompit Ponsinet. C'était justement mon idée en vous proposant de jouer sur parole.

En disant cela, ce diable d'homme avait encore un air singulier. Était-ce une allusion? Mais une allusion à

quoi?... A la manière dont il avait abordé Gabriel, il était certain qu'il ne le connaissait que de nom tout au plus. Tout bien considéré, sa réflexion ne devait être qu'une des répliques les plus banales de son rôle de farceur breveté.

Un garçon apporta un tapis, des cartes et des jetons.

Pendant qu'il disposait le tout sur une des tables de marbre du café, un camarade, en passant à côté de Gabriel, lui dit à demi-voix :

— Tu peux jouer en toute assurance; Ponsinet est un richard, une espèce de banquier. Tâche de gagner, ton affaire est bonne.

Je me sentis tout à fait rassuré et, comme tu le penses bien, animé d'un formidable désir de voir mon champion gagner la partie.

— Nous jouons en cinq secs, dit Ponsinet en s'asseyant devant la table de jeu. Je n'aime pas les cartes, et ce que j'en fais n'est, comme vous l'avez dit tout à l'heure, que par pure originalité.

La partie commença; elle fut pour moi féconde en émotions. D'abord le Ponsinet eut le roi et le point. A la seconde main, Gabriel fit la vole : ils étaient deux à deux. Gabriel arriva le premier à trois. Au coup suivant, Ponsinet a encore le roi et le point : quatre pour lui... le cœur commence à me battre. Gabriel le rattrape, les voilà encore ensemble; cela devenait palpitant d'intérêt. C'était à Gabriel à donner les cartes : ô fortune! il retourne le roi!...

— Vous avez gagné, dit avec simplicité Ponsinet en se levant de table; je vais payer.

Je ne l'entendais plus. J'avais repris mon vol vers les sommités radieuses de ce troisième ciel, d'où j'avais fait une si lourde chute. Le nom de Louise frémissait sur mes lèvres, son image me brûlait les yeux et le cœur.

Pendant que je m'abîmais tout entier dans cette contemplation voluptueuse, Ponsinet avait tiré son portefeuille de la poche de côté de sa redingote; il en avait ensuite extrait un papier. Il le tendit à Gabriel.

— Un billet! s'écria celui-ci, mais c'est une plaisanterie. Où diable voulez-vous que je trouve de la monnaie pour vous rendre?...

— Prenez toujours, dit Ponsinet; vous ne me rendrez rien. Il a été fait exprès pour la circonstance : il est de vingt francs juste.

Gabriel ne comprenait pas. Il prit toutefois le billet et le déplia. Ce n'était pas le papier de la Banque, si doux au toucher et à la vue. Qu'était-ce donc? une banknote, un bon des cortès, un assignat?

Infâme mystification!.... Ce billet était un billet à ordre, que Rousselet avait souscrit à son bottier peu de temps après son arrivée à Paris, et qu'il avait, suivant sa coutume, négligé de payer depuis trois ou quatre mois qu'il était échu. Nous étions victimes du plus monstrueux abus de confiance; Gabriel était tombé à plat dans un guet-apens.

Je lançai un coup d'œil foudroyant à Ponsinet. Gabriel allait lui jeter une bouteille à la tête; heureusement je retins son bras à temps. Ponsinet partit d'un gros et bruyant éclat de rire.

— Qu'y a-t-il? qu'est-ce donc?.... cria-t-on de tous les points de la salle; Ponsinet rit, Ponsinet a fait une charge! On demande la dernière charge de Ponsinet, on ne regarde pas au prix...

Ponsinet se posait en homme qui a l'habitude des triomphes et qui sait en user avec discrétion.

— Voici ce que c'est, dit-il d'une voix qui fit taire toutes les exclamations. Je joue vingt francs avec M. Rousselet; il gagne. Je le paye en une valeur dont il ne peut contester le cours: c'est un billet de lui, que j'avais escompté de confiance et qui traîne dans mon portefeuille depuis je ne sais combien de temps... Je me félicite d'en être débarrassé, car il commençait à s'user sur les plis, et dans un mois il n'aurait plus été présentable. Si M. Rousselet avait perdu, j'aurais sans doute été remboursé, car, je le lui ai dit avant de commencer la partie, j'avais plus d'espoir dans sa parole d'honneur que dans sa signature. Il a gagné, tout est dit. Je ne lui demande pas de revanche.

— Bravo! Ponsinet, cria la bande joyeuse! bien joué!

Gabriel grinçait les dents; quant à moi, il me semblait entendre bruire dans mon cerveau des bourdonnements de sinistre augure.

Plusieurs étudiants se levèrent et vinrent féliciter Ponsinet, comme on félicite un orateur qui descend de la tribune après un discours de premier ordre.

L'un d'eux lui dit en riant :

— Regardez donc si vous n'auriez pas dans votre portefeuille quelques-uns de mes effets en circulation posthume. Je prendrais la place de Rousselet. La veine est bonne de ce côté-là, et je me sens le besoin de payer... comme lui.

Gabriel voulait absolument souffleter le mystificateur. Il avoua plus tard que ce qui l'avait rendu le plus furieux contre lui, c'était le mérite transcendant de la mystification. Il me fallut recourir à la prière pour le contenir, et à des efforts de logique, en ce moment au-dessus de mes forces, pour lui faire comprendre que les rieurs ne seraient pas de son côté.

— Monsieur, dit-il amèrement à Ponsinet, vous vous êtes moqué de moi! Si je ne vous réponds pas en ce moment comme je le ferais en toute autre occasion, soyez bien convaincu que vous ne perdrez rien pour attendre... Un de ces jours nous nous reverrons.

— Quand il vous plaira, monsieur, répondit le Ponsinet en s'inclinant froidement; seulement, ce ne sera plus à une table d'écarté, attendu que je ne possède pas d'autres valeurs de vous, et qu'il ne m'arrivera plus d'en recevoir.

— Nous nous reverrons ailleurs! répliqua Gabriel,

en lui faisant un signe menaçant avec l'index de la main droite.

— Quand je ne suis pas ici, où je viens assez rarement, dit Ponsinet avec le même flegme, on est sûr de m'y rencontrer... ailleurs.

Et de nouveaux rires éclatèrent.

— Gardez votre titre, ajouta Gabriel en jetant avec mépris le billet sur la table, ce n'est pas ainsi que je paye mes dettes.

— Et moi, dit Ponsinet avec une emphase comique, c'est ainsi que j'exerce mes droits de créancier.

Il déchira le billet et en jeta les morceaux sur le carreau.

— Vous voyez, monsieur, que ma dignité est au niveau de la vôtre. Un autre, moins grand que moi, en aurait allumé sa pipe. Je n'accomplis jamais un sacrifice à moitié.

Nous sortîmes, Gabriel et moi : lui, jurant à plein gosier; moi, défait et chancelant comme un malade mal guéri qui s'en va à pied d'un hôpital dans un autre.

—

VIII

Je passai une nuit cruelle. Je me creusai en vain l'esprit à chercher des expédients; pas un ne se présentait. J'en eus un accès de fièvre.

Le dimanche matin, je n'eus pas la peine de m'éveiller, vu que je n'avais pas dormi de la nuit.

Malgré mon goût prononcé pour les simplifications, je reconnus que cette simplification aux lois de la nature n'était pas sans inconvénients.

Au physique, je me voyais pâle, les yeux battus, la

démarche lourde et mal assurée, les cheveux rudes et les pieds en dedans.

Au moral, je ne valais pas mieux. J'avais le cerveau brouillé et les idées confuses, comme un lendemain d'orgie. Une seule lueur étincelait dans les ténèbres de mon imagination : l'amour de Louise. Et encore j'eus peur un moment de voir cette lueur éteinte par l'épaisseur de la brume qui l'environnait.

Je me levai machinalement, et je m'habillai.

Une description de mon costume est ici nécessaire.

Si j'étais romancier, j'ajouterais : pour l'intelligence des faits qui vont suivre.

Tu sais que je faisais alors, comme à présent, assez peu de cas de la toilette et surtout de ce qu'on appelle la mode. J'affectionnais deux choses seules : la simplicité et la propreté; je ne serais pas sorti de chez moi avec la conscience d'une tache ou d'une éclaboussure, se fût-elle logée dans l'endroit le moins visible de mon costume. Quant au linge de parade, aux manchettes, aux cravates à nœuds savants, aux gilets de coupe merveilleuse, j'en ignorais jusqu'à l'usage.

Ma mise, excessivement sobre de clinquant en toute circonstance, se composait, depuis mon pèlerinage à la rue des Blancs-Manteaux, d'un pantalon noir sans sous-pieds, d'une redingote noire boutonnée militairement jusqu'au haut et d'un col de satin noir. Absence totale de gilet.

C'était, comme tu peux en juger, un accoutrement aussi simple que possible, et pourtant il ne manquait ni de bon goût, ni même d'une certaine grâce sévère.

Laisse-moi te dire que cela m'allait bien, et t'avouer que, tout en protestant contre les vanités puériles du jabot et de l'habit à la française, je n'étais pas plus exempt de coquetterie que bien des dandys dont je ne me faisais pas faute de stigmatiser la nullité prétentieuse.

En m'habillant, je me demandai ce que je ferais jusqu'à quatre heures, et surtout ce que je ferais après quatre heures.

Je n'en savais rien.

Je descendis dans la rue. Je ne perdais pas de vue mon idée fixe : trouver vingt francs. J'en étais venu, dans la naïve extravagance de mon travail d'imagination, jusqu'à me rappeler que j'avais vu, un jour, un commissionnaire ramasser un louis au milieu de la rue, et, sous l'influence superstitieuse de ce souvenir, à interroger du regard les interstices des pavés, pensant qu'à défaut d'une assistance banale, ma bonne étoile finirait par me guider vers une semblable trouvaille.

Tout à coup il me poussa une idée, plus qu'une idée, une espérance !

Je pensai à Jules Vignal. Tu as connu Jules Vignal qui, au commencement de 1836, avait hérité, sans s'en douter, de quatre-vingt mille francs que lui avait légués un parent éloigné, parce que Jules, étant au collége, avait eu un premier accessit au grand concours.

Pendant deux ans, j'avais été très-lié avec Jules ; plus d'une fois nous avions fait bourse commune, et je ne doutai pas qu'il ne fût resté fidèle à la tradition de l'assistance mutuelle.

Depuis un mois environ, il avait loué un logement à Meudon; ses moyens lui permettaient cette fantaisie. Avant de partir pour la campagne, il m'avait donné son adresse et m'avait engagé à l'aller voir. Je n'avais pas profité de l'invitation, parce que j'avais bien autre chose en tête... L'idée que Jules pourrait me rendre le service dont j'avais besoin m'en fit ressouvenir. Je dirais que c'est là ce qui vous rappelle ordinairement vos amis, si des penseurs bien autrement profonds que moi n'avaient déjà émis cette opinion cinq ou six mille fois.

Je partis pédestrement pour Meudon. Il était six heures du matin, j'avais du temps devant moi.

A sept heures et demie, j'arrivais chez Jules Vignal.

Je le trouvai fumant un cigare dans son jardin.

Jules avait un jardin et des cigares... j'étais sauvé.

—Tiens, me dit-il en me voyant entrer les pieds poudreux, c'est toi... je ne t'attendais plus. Du reste, je ne t'en estimais que mieux. Je me disais : Charles n'est pas comme le commun des camarades ; il abandonne ses amis quand ils sont riches. Viens, nous allons prendre un verre de madère.

Je fis la grimace et j'acceptai le madère.

Nous nous mîmes à causer.

J'éprouvais un grand malaise, et je ne savais plus comment aborder le sujet réel de ma visite matinale. Je me sentais absolument dans la même situation d'esprit qu'auprès de Louise ; toute ma résolution venait de s'évanouir. J'avais préparé, en route, ma première phrase à Jules après la poignée de main de l'amitié; je devais lui dire :

— Sais-tu ce qui m'amène?

Il devait répondre :

— Non.

Ou bien :

— Le désir de me revoir ?

Ou encore :

— L'envie de faire un bon déjeuner avec moi ?

A quoi j'aurais répliqué tout d'une haleine :

— Tu n'y es pas. On ne pense pas aux amis absents pour si peu. Il faut en avoir besoin pour courir après eux ; c'est reçu. Or, j'ai grand besoin de toi : il faut que tu me prêtes vingt francs.

Si, pendant le cours de cette allocution, sa figure ne se fût pas rembrunie, peut-être même aurais-je dit trente au lieu de vingt.

Ses premières paroles avaient renversé ce laborieux échafaudage d'éloquence par insinuation. Il m'aurait fallu pour le moins le préfet de la Seine pour me poser la première pierre d'un nouvel édifice d'argumentation.

— Tu as l'air triste? me dit Jules, au bout d'un quart d'heure d'entretien.

Il m'entr'ouvrait une issue; l'urgence de la position m'inspira le courage de m'y faufiler lestement.

— C'est vrai, répondis-je avec un abattement des plus mélancoliques; je suis triste, parce que je suis sans argent et qu'il m'en faut absolument pour tantôt.

J'attendais sa réplique avec anxiété.

— Allons donc! s'écria-t-il d'un ton de plaisanterie incrédule, tu as besoin d'argent, toi?...

— Pourquoi pas? Tu sais mieux que personne que ce n'est pas la première fois.

— Jadis, je ne dis pas... mais maintenant?

Il appuya sur ce dernier mot avec une intention marquée.

— Je t'assure, mon pauvre Jules, que c'est maintenant comme jadis; je n'ai pas fait le moindre héritage.

— Non, mais tu as trouvé un équivalent.

— Je ne comprends pas. Et lequel?...

— Eh! mais, ta baronne, ta princesse... que sais-je? ta femme du monde enfin, chez qui tu vas tous les jeudis et sans doute plus souvent...

Je frissonnai d'indignation et de dégoût à l'ignoble supposition qui se révélait dans ces paroles. Mon amour pour Louise, cette muette adoration enfouie au plus profond de mon cœur, cette religion d'enfant ignorée de l'ange qu'elle invoquait, flétrie, et à mes yeux, par la plus infâme des interprétations!...

— Qui t'a dit cela? répondis-je à Jules Vignal en pâlissant de rage.

— Tout le monde, parbleu! N'as-tu pas dit, à qui a voulu l'entendre, que tu étais reçu chez une jeune veuve riche et titrée?

— Après?...

— Après?... Mais il me semble que c'est bien assez. Je ne pense pas qu'un gaillard comme toi fréquente une jeune femme aussi assidûment, sans autre but que de lui apprendre le cours de la bourse ou le nombre de degrés de chaleur du thermomètre de l'ingénieur Chevalier.

— Et tu supposes?.... ajoutai-je, voulant boire jusqu'à la lie le calice de l'insulte pour acquérir le droit incontestable d'exiger une réparation.

— Je suppose, puisque tu fais des manières et qu'il faut te mettre les points sur les *i*, que tu n'es pas plus sot qu'un autre, et que tu acceptes aujourd'hui d'une main ce que tu as tant de fois donné de l'autre.

J'étais redevenu calme, comme un homme d'énergie l'est toujours en face d'une grave résolution ou d'un danger.

— Jules Vignal, dis-je froidement et en enfonçant mon regard au fond du sien, ceux qui t'ont dit cela en ont menti, et toi, qui le répètes, tu es un calomniateur et un misérable!

A cette provocation sanglante, Jules tressaillit. Il resta immobile, hésitant quelques secondes. Puis il leva la main. . . . . .

Je me croisai les bras et me rapprochai d'un pas. Sa main retomba le long de son corps.

— Eh bien ! m'écriai-je avec l'ironie la plus insolente, tu ne frappes pas ?... Tu as tort. Un soufflet de plus ou de moins, qu'importe ? Je l'aurais reçu comme les autres, et je l'aurais ajouté à ton compte. Crois-tu que, faute de celui-là, je te tienne quitte ?...

— Tu es chez moi, dit Jules, et chez moi je ne frappe personne.

— Avec la main... je vois cela ; mais tu t'arranges de façon à t'y retrouver. Je t'invite à venir faire avec moi un tour de bois ; tu as bien dans le voisinage une couple de connaissances, et, dans ton cabinet, une paire de fleurets démouchetés qui seront de la promenade.

— Soit ! je ne te demande que le temps d'envoyer chercher deux voisins, qui ne me refuseront pas d'être témoins de l'affaire.

Quelques instants après, Jules Vignal, ses deux voisins et moi, nous nous dirigions vers un fourré solitaire du joli bois de Meudon. L'un des témoins dissimulait, sous les pans de sa redingote, deux fleurets dont la trempe et la pointe affilée ne laissaient rien à désirer.

Que de réflexions je fis, que de pensées m'assaillirent, que d'angoisses me déchirèrent, pendant les quelques centaines de pas qui séparaient la maison de Jules Vignal de l'endroit où nous nous rendions. J'allais me battre, jouer ma vie, pour venger une insulte faite à Louise autant qu'à moi. Je pouvais être tué sans qu'elle sût jamais

que mon amour avait été la cause de ma mort, sans qu'elle sût même que je l'avais aimée. Ah! si je l'avais rencontrée en ce moment solennel, avec quel élan, avec quelle ardeur je serais tombé à ses pieds, en exhalant de mon cœur, comme un cri d'adieu, comme un secret qu'on ne révèle qu'au bord de la tombe, cet aveu tant redouté de mon amour!... Mais c'était là un rêve après tant d'autres; je ne rencontrerais pas Louise, et, si je succombais dans ce duel, inexplicable pour elle, peut-être trouverait-elle ma conduite ridicule.

Et aujourd'hui, en ne me voyant pas venir à quatre heures, que dira-t-elle de moi? Que je suis un homme sans éducation, un impertinent.

Je savais parfaitement que, dans ce cas, elle ne tarderait pas à connaître la cause de mon impolitesse et qu'elle s'empresserait de rétracter ce qu'elle aurait pu dire ou penser de désobligeant pour ma mémoire. C'est égal, je ne pouvais me faire à l'idée d'encourir un reproche d'elle, fût-ce par contumace et pour un motif aussi pardonnable que celui-là.

Ne crois pas que j'eusse peur, dans l'acception ordinaire de ce mot. Tu m'as vu prouver, dans des circonstances semblables, que, Dieu merci, ce n'est pas le courage qui me manque. Tu te rappelles, de plus, que j'étais d'une assez jolie force au fleuret; il est vrai que Jules en avait autant à mon service. La partie était bien égale.

En toute autre rencontre, la chose eût été de mon goût; mais, vois-tu, pour bien se battre, il est indispensable d'avoir le cœur et la tête libres. Celui qui va sur le terrain, terrain de duel ou champ de bataille, avec des arrière-pensées de famille, d'affaires d'intérêt, ou d'amour, est à moitié vaincu d'avance. Moins on a d'affections à pleurer en allant au combat, moins on est exposé à se faire pleurer soi-même après le combat. C'est là une des raisons, entre autres, qui font la supériorité de la troupe de ligne sur la garde nationale.

IX

Chemin faisant, Jules Vignal avait, avec mon assentiment, expliqué à nos témoins ce dont il s'agissait. Le nom de Louise n'ayant point été prononcé, et nul scandale ne pouvant retomber sur elle, quelle que fût l'issue de notre rencontre, je n'avais trouvé aucun inconvénient à ce qu'ils fussent initiés complétement à la scène qui avait eu lieu entre Jules et moi, et dans laquelle je me flattais, du reste, d'avoir eu le beau rôle.

Un mot sur nos deux témoins, toujours pour l'intelligence de ce qui va suivre.

L'un s'appelait le vicomte Adrien de Lussac, l'autre sir Francis Hawley. Ce dernier était Anglais. Si je ne savais que tu ignores la langue anglaise, je me serais épargné cette observation, parce que tu aurais reconnu de toi-même que sir Francis Hawley ne peut être qu'une étiquette de gentleman.

Tu vois que Jules avait fait de belles connaissances depuis son héritage et la translation de ses pénates à Meudon.

Au premier coup d'œil, on sentait que l'on avait affaire à deux lions de la plus pure race. Le type était au grand complet; rien n'y manquait, depuis les bottes au vernis irréprochable jusqu'aux chapeaux dont l'allure fringante proclamait qu'ils s'étaient balancés aux patères du Jockei's-Club, en compagnie des plus nobles feutres.

Après cela, je ne suis pas certain qu'il y ait des patères au Jockei's-Club. En y réfléchissant, je serais plutôt tenté d'adopter l'opinion contraire, car chaque fois que j'aperçois, en passant sur le boulevard, des membres de ce cercle à leurs fenêtres, ils ont toujours leur chapeau sur la tête. Il est vrai qu'on assure que beaucoup de ces jeunes gens n'ont pas de cheveux. Tu apprécieras.

Je reprends.

La présence de ces deux fashionables ne contribuait guère à me rendre l'aplomb dont j'allais avoir besoin. Quoique possédant une certaine habitude du monde, il s'en fallait de beaucoup que je fusse à la hauteur de leurs

manières exquises et de la fine fleur de leur langage. Le contraste de ma tenue de sous-lieutenant en demi-solde avec le somptueux négligé de campagne de ces messieurs me gênait encore plus. J'étais bien convaincu que je ne leur inspirais pas la moindre considération, et l'Anglais ayant entraîné Jules à quelques pas à l'écart, j'aurais parié que c'était pour lui dire : « Vous êtes bien bon de vous battre avec cela!... »

Enfin tout concourait à diminuer mes chances de victoire.

Je ne me dissimulai pas le désavantage qui résultait pour moi des diverses circonstances que je viens de te rapporter. Toutefois, lorsque j'entendis Jules dire, comme dans le *Chalet:* Arrêtons-nous ici, je me roidis par un violent effort de volonté contre toutes ces impressions malfaisantes; je repoussai brutalement la douce et chaste vision de Louise, qui me souriait à travers le feuillage du taillis, et je concentrai toutes mes pensées dans la ferme résolution d'être brave et adroit.

Nos témoins firent alors ce que d'honnêtes témoins ne manquent jamais de faire en pareil cas : ils essayèrent d'arranger l'affaire.

— Monsieur, me dit M. de Lussac, avez-vous bien réfléchi à la gravité de l'insulte que vous avez adressée à notre ami Jules Vignal?

— Parfaitement, monsieur, répondis-je tranquillement. J'ajouterai, si vous le désirez, qu'il y a eu de ma

part préméditation et provocation volontaire : deux circonstances aggravantes en cour d'assises et en matière de duel.

— Permettez-moi de penser, continua M. de Lussac, que vous n'avez pas agi avec autant de calme que vous le dites, que vous le croyez vous-même de bonne foi. Si posément que l'on réponde à une vivacité, on ne possède jamais tout son sang-froid. Commençons donc, si vous le voulez bien, par écarter la préméditation. Accordez-nous gain de cause sur ce chapitre, et ensuite nous nous empresserons de reconnaître que M. Vignal a eu les premiers torts envers vous.

On ne pouvait s'exprimer avec plus de bon sens et de loyauté. Je me sentis ébranlé par la sagesse de ce raisonnement, et j'allais accepter une transaction, lorsque le souvenir brûlant de Louise se réveilla en moi.

Étrange contradiction ! cette pensée qui me troublait, quelques minutes plus tôt, au point de me faire douter de ma présence d'esprit et de mon courage, fut précisément celle qui me rendit sourd à la voix de la raison. On avait osé insulter Louise, l'insulter audacieusement devant moi, la salir d'une imputation révoltante; et je consentirais à ne pas la venger, à me rendre à jamais indigne de son amour !... Plutôt mourir !

Cependant , tout en repoussant les avances de M. de Lussac, je cherchai à colorer mon refus d'une teinte plausible.

— Croyez bien, monsieur, dis-je à M. de Lussac, que j'apprécie tout ce qu'il y a de généreux et d'honorable dans vos intentions....

Je m'arrêtai court.

Jules Vignal, jugeant, d'après le début de cette réponse, qu'il n'y avait pas de conciliation possible, se mettait en devoir d'ôter son habit. Il commençait à déboutonner les parements.

La vue de ce mouvement me causa un moment de stupeur indicible. Je te dirai pourquoi tout à l'heure, car tu penses bien que ce n'était pas chez moi un effet de la peur. J'éprouvai le même choc intérieur qui m'avait frappé la veille, en songeant tout à coup que je n'avais pas d'argent. Depuis vingt-quatre heures, je ne comptais plus mes sensations que par coups de foudre. Et je n'étais pas au bout.

Ma première émotion surmontée, je me hâtai de continuer :

— Je serais coupable, monsieur, si je ne me rendais pas à d'aussi bonnes, à d'aussi sages raisons...

Je jetai un coup d'œil furtif du côté de Jules. Il écoutait. Je respirai.

— Je ne puis, dis-je, oublier en quelques instants la vieille amitié qui m'unit à Jules Vignal. Qu'il reconnaisse, comme vous me l'avez offert, que les premiers torts sont venus de lui, et ensuite je confesserai volontiers que je les ai relevés un peu vivement.

Pour toute réponse, Jules s'avança et me tendit la main. Je la serrai d'une étreinte plus nerveuse que cordiale.

— A la bonne heure! s'écria M. Adrien de Lussac, voilà qui vaut mieux que le meilleur coup de seconde!

L'Anglais avait l'air de ricaner. Je le regardai fixement en fronçant le sourcil et dis :

— Monsieur ne me semble pas partager cet avis?

— Oh! si, répondit bien vite le gentleman en renfonçant encore plus vite son ricanement, je le pâtageais pâfaitement!...

— Viens déjeuner à la maison avec ces messieurs, me dit Jules.

— Je ne le puis, avec la meilleure volonté du monde, répliquai-je en cherchant une défaite; j'ai... dans la matinée... un rendez-vous à... Sèvres, et je vais m'y rendre directement.

— Tu t'y rendras après déjeuner. Il n'est guère plus de huit heures; tu as bien le temps.

— Quoi! m'écriai-je en faisant l'étonné, déjà si tard! huit heures, dis-tu?... Je vais être obligé de courir.

Jules ne fut pas dupe de cette invention; peu m'importait du reste qu'il y crût ou qu'il n'y crût pas. L'essentiel était qu'il me laissât partir sur-le-champ. Si j'étais resté cinq minutes de plus en compagnie de ces trois hommes, je serais mort d'une apoplexie.

Je dis rapidement adieu à Jules Vignal; je saluai ses

deux amis, et je m'éloignai à pas précipités dans la direction de Sèvres, tandis que ces messieurs s'en retournaient par où nous étions venus.

Quand je fus bien certain qu'ils ne pouvaient plus me voir, je fis halte au pied d'un arbre contre lequel je m'appuyai, parce que je sentais mes genoux fléchir et ma vue se troubler. Je m'essuyai le front d'où ruisselait la sueur; je montrai le poing au ciel, et je poussai une imprécation à attirer le tonnerre sur ma tête, s'il y avait eu le moindre orage à dix lieues à la ronde.

Sais-tu ce qui m'avait fait reculer au moment de croiser le fer, de venger Louise; ce qui avait converti en une insigne lâcheté une réponse bravement commencée? C'était le plus mesquin, le plus ridicule, le plus stupide de tous les incidents imaginables... Je te le donnerais en mille que tu ne devinerais pas. J'en ai encore honte rien que d'y penser au bout de seize ans!

En voyant Jules Vignal s'apprêter à mettre habit bas, j'avais songé que je serais obligé d'en faire autant. Or, pour rien au monde, je ne me serais mis en bras de chemise devant les deux lions qu'il avait pris pour témoins, et cela parce que ma chemise était d'une fraîcheur plus que douteuse, et que, le matin même, j'avais rafistolé mes bretelles avec toutes sortes de bouts de cordes et de bouts de rubans.

Voilà, mon ami, un exemple de l'influence des petites causes sur les grands effets. Peut-on être déshonoré plus

bêtement que par une vieille paire de bretelles?... Longtemps j'ai traîné, comme une flétrissure, le fardeau de cette honte. Je ne m'en serais jamais consolé, si je n'avais fini par me dire qu'en revanche cette vieille paire de bretelles m'avait peut-être sauvé la vie.

Après quelques minutes de repos, je continuai ma route. J'eus bientôt gagné la rive gauche de la Seine, qu'il me fallait côtoyer jusqu'à Sèvres pour reprendre le chemin le plus direct de Paris.

Je ne pensais plus à rien, j'allais devant moi, voilà tout. C'est à peine s'il me restait la conscience de mon individualité.

—

X

Comme j'arrivais à la tête du pont de Sèvres, je fus accosté par un homme en blouse bleue toute rapiécée et en casquette de forme indescriptible.

Cet homme, qui sentait l'ouvrier sans pain comme je devais sentir le bourgeois sans argent, me demanda si c'était là le pont de Saint-Cloud.

— Non, lui répondis-je en faisant un grand effort d'intelligence, c'est le pont de Sèvres ; le pont de Saint-Cloud est celui que vous voyez plus bas.

— C'est contrariant, murmura l'homme; mais, ma foi, tant pis... je tâcherai de me contenter de celui-ci.

Cette réflexion n'avait pas de sens pour moi. Je ne répondis rien. L'homme en blouse rebroussa chemin et se mit à marcher à mon côté.

Au bout de vingt pas, il m'adressa encore la parole :

— C'est égal, je suis fâché de m'être trompé. On m'avait dit que le pont de Saint-Cloud était le meilleur des environs de Paris.

— Le meilleur pour quoi ?

Nous étions, en ce moment, au milieu du pont et au milieu de la chaussée, à égale distance des deux parapets.

— Pour ça ! s'écria l'homme.

Et, faisant rapidement un à-gauche, il s'élança vers le parapet d'aval, bondit par-dessus, et j'entendis, de la place où j'étais resté immobile et stupéfait, le bruit sinistre de sa chute dans la Seine.

Un instant mes cheveux se dressèrent sur mon front; mais ce mouvement de terreur instinctive ne dura pas longtemps. Je me précipitai vers le bout du pont, en criant à des passants que je rencontrai : « Un homme qui se noie! au secours!.... un bateau!.... » puis je courus sur la berge. En une demi-minute, j'eus jeté à terre mes habits et mes bottes, car, tu le sais, rien ne gêne pour nager autant que des bottes ; l'eau dont elles se remplissent forme à chaque pied un poids énorme à remuer, ce qui devient très-fatigant.

J'entendais des gens accourus à mes cris dire en me regardant me déshabiller :

— Savez-vous que c'est très-heureux que ce monsieur n'ait ni gants, ni faux-col, ni épingle de cravate, ni chaîne de montre, ni sous-pieds ; avec cela il n'aurait pu se mettre à l'eau que dans trois quarts d'heure, et l'autre aurait eu le temps de s'ennuyer à l'attendre.

Les braves gens qui disaient cela, assez haut pour qu'on supposât qu'ils avaient plus d'esprit que de cœur, prenaient bien garde de se mouiller les pieds en s'approchant trop près du bord de la rivière.

Je me mis à nager de toutes mes forces vers l'endroit où mon diable de plongeur avait piqué sa tête. Le courant n'étant presque pas sensible, il n'avait pas dû être entraîné bien loin, et, tout en arrachant mes vêtements, il m'avait semblé voir l'eau s'agiter à un point que j'avais remarqué.

Arrivé à cette place, je plongeai à plusieurs reprises. Je ne trouvai rien.

Plus de cent personnes étaient alors rassemblées sur le pont, c'est-à-dire que plus de cent voix me criaient à la fois : « Plus bas ! — Plus à gauche ! — Plus à droite ! — Plus près du pont !... »

C'était à perdre la tête, si je n'avais été en pleine douche.

Enfin, à force de tourner sur la rivière, comme un poisson pris de vertige, je vis, à trois brasses de moi, un pan de la blouse bleue qui se montrait à la surface.

L'instant d'après, je tenais mon homme, et la foule battait des mains.

Malheureusement le pauvre diable n'était pas tout à fait assez asphyxié pour me laisser opérer aisément son sauvetage. Bien au contraire, il se mit à se cramponner après moi avec toute l'énergie d'un délire aveugle; ses jambes s'enlacèrent aux miennes, ses mains étreignirent mon cou et mes bras... je sentis ses doigts m'entrer dans la chair !

Le sang-froid ne m'abandonna pas dans cette situation terrible. Je parvins à dégager mon bras droit, avec lequel je pus me soutenir sur l'eau jusqu'à ce qu'un bateau vînt nous recueillir. Mais ma foi! il était temps; je commençais à me demander si je n'avais pas le droit de me débarrasser de l'étreinte frénétique de ce mourant en l'étranglant de mes mains.

Ramené au bord, je fus obligé de subir une aubade de félicitations bruyantes. On me conduisit chez un marchand de vin où l'on avait transporté le noyé, et où on lui donnait les soins que nécessitait son état.

J'avais remis mes vêtements en aussi peu de temps qu'il m'en avait fallu pour les ôter. Lors de cette première opération, je n'avais pas du tout songé à l'inconvénient d'exhiber mes malheureuses bretelles aux yeux du public de Sèvres; en me rhabillant, ma susceptibilité se réveilla, et je recommençai à maudire amèrement mon sort. Cependant il me vint une inspiration qui me sauva

la honte de mon rafistolage : je fourrai furtivement et à la hâte mes ficelles maudites dans l'intérieur du vêtement auquel elles étaient fixées et qui grâce aux heureuses proportions de mon torse, put se passer tout naturellement de leur service.

Ainsi je m'apercevais que cet emblème de misère, pour lequel j'avais si gravement compromis mon honneur, n'était autre chose pour moi qu'un objet de luxe. Je n'ai pas besoin de te dire que, depuis lors, j'ai découvert bien des faits analogues à celui-là.

Au bout d'un quart d'heure, le noyé était revenu à la vie. Ce fut à qui me présenterait à lui.

— Tenez, c'est monsieur qui vous a sauvé... un brave jeune homme, allez, à qui vous devez une fière chandelle, car sans lui votre affaire était réglée!

— Oh! mon Dieu! dis-je avec une modestie de circonstance, qui, je dois l'avouer, ne partait pas assez du cœur, ce que j'ai fait est bien simple, et tout autre aurait pu en faire autant. Mon seul mérite est d'être excellent nageur.

Il fallait que ma vanité, si rudement froissée depuis la veille, se donnât une satisfaction quelconque, à défaut de celle qu'elle ne voulait pas accepter, précisément parce que c'était la seule légitime.

L'homme repêché me regardait d'un air sombre et irrité. Il n'avait encore rien dit; seulement, il avait bu une tasse d'eau-de-vie brûlée qui eût compté, au café de la Taverne, pour un bol de punch.

Je m'approchai de lui, et, prenant un ton de bonté compatissante, peut-être un peu emphatique dans la bouche d'un jeune homme, je lui dis :

— Allons, mon ami, rappelez votre courage et tâchez d'oublier les peines qui vous ont poussé à cette funeste extrémité. Il y a remède à tout; le malheur ne s'appesantit pas éternellement sur le même homme; vous êtes jeune encore et...

— Et vous allez me flanquer la paix avec votre sermon! interrompit rudement mon auditeur. Vous voulez que je vous remercie de m'avoir sauvé de la mort?... Ah! je vous réponds qu'il n'y a pas de quoi! Si j'avais su que vous fussiez nageur, je me serais un peu plus méfié de vous. Enfin, c'est partie remise... Mais, la prochaine fois, je ne me tromperai pas de pont. Il paraît que celui de Saint-Cloud vaut beaucoup mieux, et j'aurai soin d'y faire mon lit à onze heures du soir.

J'étais piqué de cette rage de suicide qui aboutissait au cynisme de l'ingratitude. L'assistance murmurait et protestait par d'énergiques épithètes contre ce langage.

— Allons, allons, dis-je assez haut pour inviter tout le monde à se taire, ce brave homme n'a pas encore les idées bien nettes; quand il sera tout à fait remis, il comprendra sa folie. Pour moi, je ne lui demande aucune reconnaissance; je n'ai qu'un désir, celui de lui être utile si je le puis, et s'il veut bien d'abord m'apprendre le motif de son acte de désespoir.

— La misère et la faim ! dit sèchement l'homme.

— Vous êtes ouvrier ?

— Oui, ouvrier menuisier, sans ouvrage... avec une femme et trois enfants.

Un mouvement de compassion circula parmi les spectateurs. Je me sentis réellement ému.

— Où demeurez-vous ?

— A Paris, rue du Rocher, numéro 8.

— Votre nom ?

— Jean Godard.

— Demain j'irai vous voir, et, quoique je n'aie pas d'argent à vous porter, je pourrai peut-être vous rendre service, en vous adressant à des personnes qui vous fourniront du travail.

Je crus lire un remercîment silencieux dans le regard terne et fiévreux de Godard.

Une voix s'éleva dans la foule :

— Allons, les amis, une petite quête pour ce malheureux !.. Ça lui aidera à attendre l'ouvrage, et, à nous, ça nous portera bonheur.

Une assiette, enlevée sur la table la plus voisine, passa de main en main et se couvrit de modestes offrandes.

On voulut que ce fût moi qui remisse la somme à l'ouvrier. En la versant de l'assiette dans ma main, je me dis que toutes ces pièces de dix sous et de deux sous formaient au moins un total d'une vingtaine de francs. Un soupir d'envie poignante m'échappa malgré moi.

Je tendis le tout à Godard. Cette fois, je vis deux grosses larmes couler de ses yeux. Alors j'oubliai sa rudesse envers moi, je serrai vivement une de ses mains dans les deux miennes, et je lui dis avec une franche effusion :

— Courage donc et bonne espérance! mon pauvre homme; et puis comptez un peu sur moi. A demain! Oh! si j'étais riche, je ne vous dirais pas : à demain; mais, vous le voyez, de ce côté-là je suis comme vous, moins la blouse et la casquette; rien !...

Et, joignant le geste à la parole, je frappai sur mes goussets, d'où je savais bien qu'il ne sortirait aucun son métallique.

—

XI

Un sous-officier d'infanterie de la garnison de Saint-Cloud, qui se trouvait à côté de moi, me toucha doucement l'épaule, en me faisant un signe pour m'attirer à l'écart.

Je le suivis près de la porte.

— Vous n'avez pas d'argent?... me dit-il.

Je crus qu'il allait m'en offrir, et je tressaillis en pensant à Louise.

— Hélas non! pas un sou!

Et je recommençai mon geste démonstratif, cette fois de mon air le plus désespéré.

Le militaire me souriait, en homme qui vous ménage une grande surprise, et qui est bien aise de jouir un peu de votre impatience et de vos regards d'interrogation ardente.

Il reprit, d'un ton de finesse prétentieuse :

— Je crois, monsieur, que vous ne comptez pas bien toutes vos ressources.

— Ah ! répliquai-je tristement, c'est mal à vous de me plaisanter dans un pareil moment. Vous pensez, comme tout le monde, qu'un homme qui porte une redingote et un pantalon noirs a toujours de l'argent et même de l'or plein ses poches. S'il fait le pauvre, c'est par avarice toute pure...

— Vous n'y êtes pas, interrompit le sous-officier, qui m'écoutait en souriant de son même air fin et bienveillant. Voulez-vous donner vingt-cinq francs à ce malheureux?

— Eh ! m'écriai-je impatienté, où diable voulez-vous que je les prenne?... Depuis hier je cours après sans pouvoir mettre la main dessus.

— Suivez-moi avec deux ou trois des gens qui sont là.

— Où?

— Chez le commissaire de police.

Je poussai un cri de joie et je fis un bond insensé, à la révélation de cette fortune, à laquelle je n'avais pas pensé et qui allait me tomber légalement du ciel, en passant par

la main profane d'un commissaire. On me crut fou dans l'auberge.

Godard, le sous-officier et cinq ou six spectateurs, témoins de mon acte de sauvetage, m'accompagnèrent chez le commissaire de police de Sèvres, qui me compta les vingt-cinq francs octroyés par la munificence administrative, après avoir dressé procès-verbal de l'incident et fait observer judicieusement que Jean Godard aurait tout aussi bien pu se jeter à la Seine dans l'intérieur de la ville de Paris, ce qui eût économisé audit Godard une longue course et à la ville de Sèvres un déboursé de vingt-cinq francs.

— Eh bien! me dit le militaire, en nous en retournant dans la direction du pont, donnez-vous cela à votre homme?...

Je regardai l'indiscret comme si je l'avais surpris la main dans ma bourse, et j'eus envie de crier *au voleur!*

Je réfléchis à la manière dont j'allais me tirer de ce mauvais pas. C'était difficile, après mon accès de sensibilité et l'espèce d'engagement moral qu'il m'avait fait contracter publiquement.

Je tournai la question.

— Venez-vous avec moi reconduire cet homme chez lui? demandai-je au sous-officier.

— A Paris?

— Oui, rue du Rocher... Ce sera bientôt fait : une heure et demie de chemin en marchant d'un bon pas.

— Et quelle heure est-il?

— Quelque chose comme neuf heures et demie.

— Impossible... nous avons appel à onze heures; je n'aurais pas le temps d'être revenu.

C'était bien la réponse sur laquelle je comptais.

— Mais pourquoi voulez-vous que je vous accompagne? reprit le soldat; vous n'avez pas besoin de moi pour aller chez cet homme; il est même inutile que vous y alliez aujourd'hui, puisque vous lui avez promis d'y aller demain.. Donnez-lui *ses* vingt-cinq francs et laissez-le partir tout seul. Si vous avez une heure ou deux devant vous, venez déjeuner avec moi à la pension, à Saint-Cloud; je vous invite de grand cœur!

Tout cela m'eût semblé on ne peut plus rationnel et fort aimable sans la condition relative aux vingt-cinq francs. Mais, pour rien au monde, je n'aurais renoncé à la possession de cette somme, achetée au prix de tant de déboires et de dangers, et qui m'ouvrait la perspective du plus grand bonheur auquel j'eusse jamais aspiré.

Il faut avoir été amoureux comme je l'étais alors, et avoir subi toutes les angoisses par lesquelles je venais de passer, pour savoir au juste tout ce que cinq pièces de cent sous peuvent, dans un cas donné, refléter de fascination sur le cœur de l'homme.

J'appelai à moi toute mon éloquence; je cherchai à saisir et à joindre, par un rapide examen, toutes les précautions oratoires que pouvait inspirer l circon-

stance, et je répondis au sous-officier, en m'attachant avec un soin de jésuite à donner à chaque mot et à chaque phrase l'inflexion la plus persuasive :

— Je désirerais, mon cher camarade, que vous vinssiez avec moi chez *ce* Godard pour nous assurer de la véracité de ses paroles. Chez moi, de même que chez vous, j'en suis sûr, le premier mouvement est toujours bon, humain, charitable... Mais j'ai acquis une expérience du monde que vous autres militaires ne pouvez pas avoir. Si vous saviez comme on est dupe de son bon cœur!... que de mensonges, que de trahisons, que de bassesses pour vous apitoyer! Tenez, cet homme qui se dit ouvrier, père de trois enfants, qui se suicide, dit-il encore, par misère... eh! mon Dieu! qui sait si ce n'est pas tout bonnement un ivrogne à bout de crédit, un fripon à bout d'expédients?... Oh! certes, il ne porte pas cela sur sa figure; mais enfin, enfin... cela pourrait être... et vous comprenez qu'avant de lui remettre une somme aussi *considérable* que celle-là,—et je continuais à toucher mon gousset dont le tintement argentin faisait à présent vibrer toutes les fibres amoureuses de mon cerveau, — il faut que je prenne des renseignements, que je sache bien à qui j'ai affaire... Voyons, n'ai-je pas raison?

— Dame!.. je ne sais pas, moi; je ne puis pas vous dire..., répondit avec embarras le militaire, ébranlé, d'un côté, par mon raisonnement de philanthrope officiel, cha-

griné, d'un autre côté, de se voir privé du spectacle d'un de ces traits de générosité spontanée qui font si bon effet dans les nouvelles des journaux.

Je sentis que je triomphais. Je m'écriai intérieurement comme plus tard l'illustre héros des saltimbanques : — Sauvons la caisse! — et, passant familièrement mon bras sous celui de mon interlocuteur, je me mis en devoir d'achever sa défaite à grands coups de sentiment et de pathétique.

— Ah çà! mon vieux, est-ce que vous croyez par hasard que je voudrais garder ces vingt-cinq francs, c'est-à-dire déshonorer par un acte de honteuse vénalité ma bonne action de tout à l'heure?

— Non, dit le soldat, vous ne feriez pas cela, je le crois; mais, pourtant, si cet homme était une canaille, à quoi emploieriez-vous votre argent?...

— A quoi?... dites-vous. Et le bureau de bienfaisance de mon arrondissement, croyez-vous que je ne saurais pas en trouver le chemin?...

— C'est vrai, répondit le militaire, définitivement convaincu de la pureté de mon désintéressement; moi je n'aurais pas pensé à cela. Allons, vous êtes un homme de bon sens et de courage; j'aime les gens comme vous. Renvoyez votre individu, et venez déjeuner avec moi; demain, vous irez régler vos comptes avec lui.

En ce moment nous arrivions de nouveau près du pont. Les curieux qui nous avaient accompagnés chez le

commissaire de police s'étaient dispersés successivement; il n'en restait plus que deux ou trois, qui marchaient aux côtés de Godard, à quelques pas devant nous.

Nous les rejoignîmes en allongeant un peu la marche.

— Ainsi, dis-je à Godard, comme pour lui rappeler une convention formellement arrêtée d'avance, voilà qui est entendu : demain, dans la journée, je passerai chez vous; vous pouvez y compter. Nous aviserons aux moyens de vous tirer d'embarras. Encore une fois, ayez bon espoir, et, si vous m'en croyez, pas un mot de votre aventure devant votre femme et vos enfants... Ils auraient le droit de vous reprocher d'avoir voulu les abandonner à leur misère; pour eux et pour vous, il vaut mieux qu'ils ne sachent rien.

— Merci de votre bonté, monsieur, dit l'ouvrier d'une voix profondément émue; laissez-moi vous serrer la main et vous demander pardon de ce que je vous ai dit, il y a une heure... Mais, vous savez, j'avais voulu mourir, je regrettais bien de n'être pas mort, et je ne pensais plus à ma pauvre chère femme, à mes pauvres petits enfants. Oh! vous faites bien de me les rappeler... je n'étais qu'un gueux, qu'un brigand !...

Les sanglots lui coupèrent la voix. Il me prit la main, comme j'avais pris la sienne chez le marchand de vin du quai de Sèvres, et me remercia d'un regard qui me fit, à mon tour, jaillir les larmes des yeux.

Nous nous séparâmes, Godard retournant à Paris, moi emmené à la pension des sous-officiers par mon nouvel ami.

— Je crois tout de même, me dit celui-ci, après quelques instants d'émotion silencieuse, que vous auriez bien fait de lui donner de suite les vingt-cinq francs... Cet homme-là est un honnête homme.

— Oh! oui, répliquai-je vivement, *maintenant* j'en suis sûr comme vous; mais il ne perdra rien pour attendre un peu.

Et dévorant, d'une imagination ardente, le tableau du bonheur qui m'attendait dans quelques heures, je jurai tout bas, devant l'image de Louise qui resplendissait à mes yeux comme une lumière céleste, de rendre au pauvre Godard cinquante francs au lieu de vingt-cinq sur l'argent que je devais recevoir de ma famille dans deux ou trois jours.

Puis j'allai déjeuner à Saint-Cloud, à la pension des sous-officiers, où je fus fêté comme un homme qui venait de montrer du cœur était alors certain de l'être par la brave jeunesse de notre armée.

A une heure j'étais de retour à mon hôtel. Un coucou m'avait ramené, moyennant soixante-quinze centimes, à la place de la Concorde. Il me restait, pour faire les honneurs de la soirée, ce louis dont la conquête n'avait pu se réaliser que par un hasard impossible à prévoir, par une circonstance providentielle, probablement inédite

jusqu'à ce jour au livre des providences de l'amour.

Je réparai tant bien que mal le désordre causé dans l'économie de ma toilette par les divers assauts qu'elle avait subis dans cette journée mémorable, et, à quatre heures précises, je sonnais à la porte de Louise, après avoir passé chez un changeur pour métamorphoser en une aristocratique pièce d'or les écus du commissaire de la ville de Sèvres.

—

XII

Louise m'attendait. Jamais je ne l'avais vue si belle et si gracieuse. Je ne t'ai pas encore dit qu'elle était belle ; j'aurais dû commencer par là. Si je te parle d'elle à présent, tu vas être en droit de me traiter de rétrospectif.

Eh bien, je brave ta critique et je veux te faire, si tardivement que ce soit, le portrait de l'objet de ma flamme. Si le portrait t'ennuie, je mettrai au bas une réflexion à laquelle je tiens beaucoup, et cela me conso-

lera de t'avoir ennuyé. Entre deux amis comme nous, c'est celui qui ennuie l'autre qui est le plus à plaindre et qui a le plus besoin de consolation.

Louise était petite de taille; elle l'est encore et le sera probablement toute sa vie, à moins que sa croissance ne prenne un nouveau développement aux approches de la quarantaine. Cela s'est vu. J'ai connu une anglaise qui a grandi de trois centimètres à cet âge-là; mais je n'ignore pas que c'est une exception. Pour la plupart des femmes c'est au contraire l'âge où elles commencent à rapetisser. Elle avait la tournure la plus séduisante que j'aie jamais admirée, avec des mouvements légers, coquets et moelleux comme ceux d'une chatte. C'était là un de ses principaux charmes. Je viens de te dire qu'elle était belle; elle l'était par l'ensemble et non par le détail. Sa physionomie surtout formait un ensemble ravissant d'expression et de finesse, sans que la plupart de ses traits, pris séparément, fussent d'un dessin bien régulier. Elle avait les yeux plutôt petits que grands; mais ils étincelaient d'intelligence et de passion. Son front, élevé, légèrement arrondi, eût fait l'envie de bien des *bas-bleus*. Son menton, chose assez rare chez les femmes, avait du caractère; jamais ligne plus heureuse ne termina plus heureusement un ovale de figure mieux esquissé. Sa bouche seule était d'une correction digne des maîtres de l'école italienne, et je te dirais que son sourire était un véritable sourire d'ange, si les anges pouvaient, sans

compromettre leur caractère séraphique, sourire avec autant d'esprit et de malice que souriait parfois Louise. Enfin, mon ami, quelques petites fossettes, qu'en style Dorat j'appellerais des nids d'amours, attestaient que la conservation de ses traits charmants n'étaient pas due à la découverte de Jenner. Je ne te décris pas son nez, parce qu'il ressemblait à beaucoup d'autres ; pourtant il avait quelque chose de mutin qui se remarquait. Ses cheveux étaient châtains et en bandeaux, son oreille mignonne et finement modelée, son pied et sa main d'une distinction suffisante.

Voilà le portrait de Louise. Pour moi, c'est plus qu'un portrait; pour toi, c'est peut-être moins qu'un signalement. Comme elle n'est guère plus exposée à encourir les recherches de la police que tu ne l'es à devenir gendarme, tu voudras bien t'en contenter.

Pour te faire admettre le portrait, je t'ai promis une réflexion en forme de légende explicative. Voici la réflexion :

La plus belle des femmes est celle qu'on aime.

On pourra t'insinuer que cette pensée n'est pas de moi, et même qu'elle a beaucoup servi. Je t'engage à répondre que les pensées du cœur sont comme le cœur lui-même, lequel, s'il faut en croire les coquettes sur le retour, ne vieillit jamais. Je te laisse de plus la liberté d'en conclure que Louise n'était pas d'une beauté aussi unanimement reconnue qu'on a le droit de l'exiger de toute héroïne de

récit semblable au mien. Je n'attache sur ce point qu'une médiocre importance à ton opinion... Elle était belle pour moi, belle et séduisante entre toutes les femmes, et je n'étais pas de ces amoureux qui mettent la vanité en première ligne de compte. Si l'on m'eût parlé de Louise, je crois, au contraire, que j'aurais été bien aise qu'on la trouvât laide; mon repos y aurait gagné plus que n'y eût perdu mon amour-propre.

Je reprends le fil de ma narration.

Louise m'attendait. Elle attendait aussi madame Miramont, dont la demeure n'était pas bien éloignée de la sienne, et qu'elle avait, suivant leur convention, envoyé chercher un quart d'heure auparavant par sa voiture.

En attendant l'arrivée de son amie, et tout en mettant son chapeau devant la glace du salon :

— Où nous conduisez-vous, monsieur Charles? demanda Louise avec distraction.

Je n'étais point préparé à cette demande. L'hypothèse que je pouvais être appelé à résoudre une aussi grave question ne s'était pas présentée à mon esprit.

— Partout où il vous plaira d'aller, madame, répondis-je avec l'accent du dévouement le plus absolu ; je suis entièrement à vos ordres.

Louise fit un petit mouvement d'impatience. La peur d'une disgrâce m'inspira le courage de l'initiative; je continuai d'un ton plus naturel :

— Voulez-vous que nous allions à Sceaux, à Romainville, à Vincennes, à Saint-Mandé?...

— Allons à Vincennes, dit Louise, le bois doit être charmant dans cette saison, et il y a longtemps que je désire respirer les frais parfums de la verdure.

En ce moment la voiture rentrait. La porte du salon s'ouvrit, et la femme de chambre de Louise apporta une lettre que le cocher venait de lui remettre. C'était une lettre de madame Miramont, qui s'excusait de ne pouvoir accompagner Louise à la campagne, l'aînée de ses filles ayant été prise, le matin même, d'une indisposition qui avait nécessité la visite du médecin et qui exigeait les soins maternels les plus assidus.

La lecture de cette lettre me fit changer de couleur; malgré tous mes efforts pour surmonter mon émotion, je sentis mes yeux se voiler de larmes. J'essayai de dissimuler à Louise l'aspect trop significatif de ma douleur, en me détournant et en me dirigeant vers l'embrasure de la fenêtre qui donnait sur la cour.

La voiture était là, prête à nous emmener; le cocher attendait sur son siége.

— Eh bien! me dit Louise, après quelques instants de silence et d'un ton qui annonçait un vif mouvement de contrariété, voilà notre pauvre partie ajournée. Mon Dieu! que cela est ennuyeux! Depuis deux jours je m'en faisais une fête...

— Et moi donc! m'écriai-je sans oser tourner la tête, mais avec une inflexion si lamentable que Louise dut en être émue, et moi qui regardais cette journée comme la plus belle de ma vie!...

— Hélas! reprit Louise, vous le voyez, monsieur Charles, ce n'est pas ma faute; pouvais-je prévoir la maladie de cette enfant? Allons, il faut nous consoler et prendre patience jusqu'à dimanche prochain.

Pendant que Louise parlait, je repassais dans mon esprit la série de tout ce que j'avais souffert pour atteindre à la possession de ce bonheur qu'un dernier coup de la fatalité allait me ravir, au moment où j'y touchais de la main. Comme Oreste à l'heure de l'imprécation, je me redressai devant l'immensité de mon infortune, et je résolus de tout tenter, de tout braver plutôt que d'accepter, sans une lutte désespérée, l'anéantissement d'un rêve si péniblement converti en réalité.

— Madame, dis-je à Louise en me rapprochant d'elle et en parvenant à maîtriser mes sensations, permettez-moi de vous demander une faveur, une grâce...

— Laquelle? répondit-elle d'un ton qui n'exprimait que la curiosité.

— Allons à Vincennes sans madame Miramont.

— Y pensez-vous! dit Louise un peu surprise de ma proposition, mais sans en paraître offensée; que supposerait-on?...

— Rien, madame! interrompis-je en prenant ma pose et mon accent les plus solennels. Ne sait-on pas partout que vous êtes au-dessus de tout soupçon, que votre vie entière est d'une pureté à fermer la bouche à toute médisance? Je ne vous dis pas que d'ailleurs personne ne

saura que vous êtes allée à Vincennes, et cependant rien n'est plus probable, car ce serait vous faire injure que d'admettre que vous dûssiez craindre d'être vue. Ah! si vous saviez ce qu'il m'en coûte de renoncer à cette promenade qui me promettait tant de... plaisir, vous êtes si bonne que vous n'auriez certainement pas le courage de me refuser!

— Puisque ce sera pour dimanche..., répliqua Louise, qui semblait ne demander qu'à se laisser convaincre et ne répéter cette objection que pour l'acquit de sa conscience.

La perspective de triompher de sa résistance acheva de réveiller ma présence d'esprit. Passant, au gré capricieux des images qui m'assaillaient, et avec un désordre d'élocution bien plus persuasif dans certains cas, qu'un raisonnement correct, des arguments sérieux aux divagations les plus folles, je m'écriai :

— Dimanche! dimanche! dites-vous; mais, dimanche, la fille de madame Miramont peut être encore malade... elle peut même aller beaucoup plus mal. Est-ce qu'on est jamais sûr de rien avec les enfants? Après cela, ce sera peut-être le tour de sa sœur... je ne ne sais pas quelle maladie a l'aînée, mais elle doit être contagieuse. Qui sait si, d'ici là, nous ne l'aurons pas tous gagnée?.... Et puis aujourd'hui la journée est si belle et il fait si bon au soleil! C'est juste le moment où la campagne est dans toute sa magnificence... Dimanche, la verdure aura déjà

bruni ses jolies teintes printanières ; et s'il allait faire mauvais temps! Voyez donc un peu, vous auriez perdu sans appel, perdu pour un an le plus beau jour de la saison. Ce serait à ne pas vous en consoler de six mois. Oh ! je vous en prie, madame, ne changez pas en un souvenir de deuil, par une susceptibilité exagérée, soyez-en bien certaine, le souvenir tout radieux que vous m'aviez promis.

— Fou, toujours fou !..., dit Louise avec un sourire dans lequel je lus avidement le pardon et le succès de ma témérité. Ah ! monsieur Charles, je crains bien qu'il n'y ait de contagieux pour moi que votre étourderie.

Nous descendîmes. J'ai eu beau me demander compte, depuis, de ce qui s'était passé en moi pendant le trajet du salon à la voiture, ou, si tu veux, du premier étage au rez-de-chaussée, malgré mon habitude de disséquer fibre par fibre toutes mes impressions, je n'ai jamais pu parvenir à analyser celle-là.

—

XIII

Je donnai la main à Louise pour l'aider à monter en voiture. Le contact et la douce pression de ses doigts me causèrent une sensation pareille à celle de l'étincelle électrique.

Louise habitait le quartier de la Chaussée-d'Antin. La voiture suivit les boulevards jusqu'à la place de la Bastille, monta rapidement le faubourg Saint-Antoine, et, au bout d'une heure, nous mettions pied à terre à la grille du bois de Vincennes qu'on appelle la grille de la Tourelle.

Me vois-tu, moi, pauvre profane, n'ayant bu jusqu'alors qu'à la coupe de l'amour le plus prosaïque, à cette coupe que je pourrais, sans abuser de la métaphore, appeler une chope, tant elle sentait la bière de Strasbourg et la fumée d'estaminet, me vois-tu me promenant à l'ombre de beaux arbres verts, qui n'étaient pas ceux du Luxembourg, soutenant sur mon bras le bras d'une adorable créature et, pour compléter le tableau, suivi à trente pas par une calèche armoriée dont rien n'indiquait que je ne fusse pas l'heureux propriétaire?

J'étais ébloui, fasciné; et jamais je n'avais barricadé plus hermétiquement le secret de mon amour, car jamais la distance qui me séparait de Louise ne m'avait paru aussi infranchissable.

J'éprouvais même une sorte d'amère satisfaction à trouver, dans le fait de cette distance, une excuse à l'hésitation que je m'étais si souvent reprochée. La morale de ce raisonnement était qu'il me faudrait éternellement étouffer l'aveu de mes sentiments pour Louise, si quelque hasard, que je ne pouvais prévoir, ne venait malgré moi en déterminer l'explosion.

Or, cette explosion n'était guère à redouter pour l'instant. Si loin que pût s'étendre le regard de mon imagination, il ne découvrait pas la moindre traînée de poudre qui aboutît au cœur de la mine. M. de Balzac, qui a fait un très-joli jeu de mots sur l'amour de la mécanique et la mécanique de l'amour, eût fait observer que j'aurais pu tout aussi bien dire : à la mine du cœur.

Il était plus de cinq heures, et le temps était magnifique. Le bois était dans toute la splendeur de sa parure. Les arbres avaient l'air joyeux de montrer à Louise leur jeune et frais feuillage, tout chatoyant de teintes vaporeuses et de reflets de lumière. Louise souriait aux arbres, aux fauvettes qui chantaient amoureusement dans leur palais de verdure, aux violettes et aux pervenches des buissons, écloses à la rosée du matin pour fêter son passage. Une joie d'enfant animait l'expression de son visage; chacune de ses paroles était une exclamation de ravissement; sa pensée, en s'échappant de ses lèvres, se transformait en un hymne de pieuse admiration dont les notes harmonieuses arrivaient à mon oreille comme les sons d'une musique enivrante.

Louise admirait tout; moi, je n'admirais que Louise.

Nous arrivâmes ainsi au polygone; puis nous prîmes à gauche, en longeant la forêt, et bientôt nous fûmes dans l'intérieur de Vincennes.

La vue des promeneurs du dimanche, le bruit des voitures, le mouvement et l'animation qui régnaient dans la grande rue et aux abords du château, amusèrent Louise quelques instants; mais ce tableau, quelles que fussent la variété et l'originalité des couleurs, n'était pas fait pour captiver longtemps son attention. Au bout d'un quart d'heure elle en eut assez, et s'arrêtant tout à coup et appuyant plus fort son bras sur le mien, en signe d'interrogation, elle me dit :

— Que faisons-nous à présent?...

— Je vous proposerai, répondis-je, de vouloir bien accepter un modeste dîner au restaurant. Une promenade, si délicieuse qu'elle soit, ne saurait dispenser d'un repas; je crois, au contraire, que rien n'en rappelle mieux la nécessité.

— Vous avez donc faim? me dit-elle gaiement.

— Mais vous-même?...

— Oh! moi, je ne me serais demandé cela que ce soir; mais je ne veux pas être égoïste. D'ailleurs, vous êtes mon guide, mon mentor, mon cicérone, et, si vous jugez que le dîner au restaurant doive entrer dans le cadre de notre partie de campagne, je n'ai rien à objecter.

La voiture, qui continuait à nous suivre à distance, nous avait rejoints. Louise fit signe au cocher de descendre de son siége et de venir à nous. Il s'avança le chapeau à la main.

— Tenez, lui dit-elle en lui donnant une pièce de cinq francs qu'elle avait tirée de sa bourse, allez dîner, Antoine, et, dans une heure, venez nous attendre au même endroit.

Le domestique remercia, remonta sur son siége, et la voiture s'éloigna au trot de ses deux chevaux.

— Maintenant, monsieur Charles, me dit Louise en souriant et en reprenant mon bras, je vous dirai à mon tour : Je suis entièrement à vos ordres. Au fait, j'approuve assez ce dîner; il me donnera la mesure du

degré de confiance que vous méritez en assurant que vous connaissez parfaitement les *bons endroits*.

Nous entrâmes dans un restaurant d'assez belle apparence.

Un garçon s'avança à notre rencontre, et demanda si madame voulait un cabinet.

Louise rougit et fit semblant de réparer une avarie survenue à son ombrelle, pour se dispenser de répondre.

— Non, non, me hâtai-je de répliquer, nous n'avons pas besoin d'un cabinet; conduisez-nous au salon.

Un regard de Louise me remercia et me fit repentir de ma réponse. Jamais elle ne m'avait adressé un regard si plein de bonté et d'encouragement.

Je passe sous silence la carte de notre dîner. La veille, je l'avais évalué à quinze francs; il ne m'en coûta que douze. Louise voulut bien convenir que je connaissais réellement les bons endroits. Le fait est que nous avions été convenablement servis.

En dînant, elle m'avait dit :

— Vous allez trouver que je suis bien folle, peut-être même bien inconséquente, mais vous ferez la part de mon inexpérience. Tout à l'heure, en passant le long du fort, j'ai lu, sur la porte d'un établissement champêtre : *Bal d'Idalie*. Je serais bien curieuse de voir cela. Pensez-vous que nous puissions risquer ce nouveau caprice sans nous compromettre?

— Rien n'est moins compromettant, avais-je répondu. Beaucoup de personnes distinguées fréquentent ce bal, et, l'été dernier, j'y ai fait vis-à-vis à un secrétaire d'ambassade et à deux députés de la droite.

— Ceci est grave. Si nous allions faire quelque fâcheuse rencontre...

Ce *nous*, qui m'associait dans sa pensée à ses désirs et à ses appréhensions, me ravissait profondément.

— Ce danger, avais-je repris, est facile à éluder. D'abord, vous laisserez votre voiture à l'écart; sa présence pourrait seule trahir votre incognito. Ensuite, il vous suffira de baisser votre voile en entrant. Je vous conduirai dans un bosquet d'où nous embrasserons le coup d'œil complet du bal sans risquer d'être aperçus.

Et Louise, qui ne demandait encore qu'à être convaincue, avait adopté sans réplique ce complément de ce qu'elle appelait notre escapade.

Après dîner, le cocher reçut l'ordre de stationner où il était à nous attendre. Nous fîmes quelques tours à l'entrée du bois, puis nous gagnâmes la porte du bal, où nous nous introduisîmes sans être remarqués de personne. Je menai Louise, comme je l'avais promis, dans un bosquet des plus discrets, dont la jouissance ne me coûta qu'une bouteille de limonade gazeuse, et d'où elle put voir tout à son aise le spectacle pittoresque de la danse.

A cette époque, c'était le beau temps du bal d'Idalie. Il n'était vraiment pas mal composé. La majeure partie

des cavaliers étaient ou gens du monde, ou employés du haut commerce et de la finance, ou étudiants des mieux pensionnés et du meilleur genre. Il y avait encore des artistes, des flâneurs de toute profession et des officiers de la garnison de Vincennes. Quant aux dames, c'était, à quelques exceptions près, le personnel ordinaire des bals à la mode, c'est-à-dire des demoiselles de magasin, modistes ou autres, et la quintessence des aventureuses filles d'Ève qui n'attendaient que la dénomination de *lorettes*, créée quelques années plus tard, pour prendre rang parmi les corporations reconnues.

C'était aussi, tu t'en souviens, le temps où l'art de la danse eut à lutter contre les envahissements les plus révolutionnaires. Un vague instinct d'innovation trépignait dans toutes les jambes et se manifestait par des sauts, des bonds, des écarts et des enjambements dont les tendances désordonnées jetaient l'effroi dans les esprits conservateurs et les faisaient trembler pour l'avenir de la chorégraphie nationale. Rien ne ralentissait la fougue des apôtres et des sectaires des nouvelles doctrines; en vain les foulures, les entorses et les fluxions de poitrine éclaircissaient leurs rangs, des compagnies entières de prosélytes surgissaient à l'appel des orchestres et se disputaient la gloire de prendre la place des braves tombés au champ d'honneur. Quelques-uns obtinrent la consécration du martyre et vinrent expier leurs triomphes sur les bancs de la correctionnelle. Si on ne leur éleva pas

de statues, ce fut uniquement à cause de l'impuissance des statuaires, qui ne surent pas donner au marbre des articulations qui lui permissent de danser sur un piédestal. Or, on ne pouvait raisonnablement glorifier le mouvement par l'immobilité, la souplesse du muscle par la rigidité de la matière inerte. L'enthousiasme n'en poursuivit pas moins son essor; des salles particulières s'ouvrirent pour les essais timides, des débuts se signalèrent du premier coup par d'illustres succès. La fermentation monta des jambes au cerveau, on proclama l'avénement du pas chicard et le bannissement à perpétuité du pas classique. Nul n'osa protester contre le droit des novateurs : la révolution était opérée. Tu sais ce qu'elle a produit en peu d'années : la *polka*, une importation étrangère! C'est à faire saigner un cœur patriote.

Le bal d'Idalie, grâce à l'intelligente fermeté de son administration, grâce aussi au concours de l'armée qui tenait, nuit et jour, deux pièces d'artillerie braquées sur le point le plus exposé du mouvement chorégraphique, avait su se préserver des excès qui affligeaient la plupart des autres bals. Tu penses bien que, s'il en eût été différemment, loin de combattre les scrupules que Louise m'avait exprimés en dînant, je l'aurais franchement détournée d'un spectacle qui aurait pu blesser ses pudiques susceptibilités.

Hélas! mon ami, tu sais ce qu'est devenu le bal d'Idalie. Le canon ne serait pas canon s'il n'était pas conqué-

rant. Ceux qui, du haut des murs de Vincennes, avaient commencé par protéger la cause de l'ordre et de la morale, trouvèrent un beau matin qu'ils avaient rendu assez de services pour qu'on ne commît pas l'indélicatesse de lésiner sur le prix. Ils exigèrent l'abandon de je ne sais combien d'hectares de bois, pour s'y bâtir une habitation aérée et commode. Il fallut bien en passer par là, d'autant plus qu'il n'est pas toujours prudent de chicaner avec des canons. Les canons, ayant obtenu la concession qu'ils réclamaient, fondèrent une villa qu'ils baptisèrent du nom de *Canonville*. L'étymologie coule de source. Le premier coup de hache qui commença le déboisement du terrain tomba juste sur le bosquet où je m'étais assis à côté de Louise.

—

XIV

Jamais je n'avais vu Louise aussi heureuse que pendant cette soirée. Ces quadrilles, si différents des danses froides et régulières de la bonne compagnie, ce pêle-mêle où le sans-façon et l'entrain se coudoyaient à chaque figure, ce feu flamboyant de regards assurés, ces rires qui ne cherchaient pas d'éventail pour dissimuler leur plus ou moins de convenance, tout était pour elle nouveauté, observation et plaisir.

Je savourais son bonheur, et je soupirais en dedans.

Tout à coup, au moment où le maître de ballets faisait entendre la formule sacramentelle : En place! en place pour la contredanse! un homme se précipite par l'étroit passage de notre tonnelle et se blottit dans le feuillage derrière Louise.

A cette brusque invasion, Louise jette un cri et se serre tremblante contre moi.

Je me lève vivement et m'élance entre elle et l'envahisseur.

— Pas de bruit, sacrebleu! me crie celui-ci à demi-voix, ou je suis fumé! Vous ne savez donc pas que mon capitaine à l'œil américain!...

Je vis de suite que nous n'avions affaire ni à un ivrogne, ni à un manant, mais tout simplement à un homme qui fuyait, comme nous, les mauvaises rencontres.

Je rassurai Louise; elle se remit bien vite de sa frayeur.

Au même moment, nous vîmes passer dans l'allée voisine, à deux pas de nous, plusieurs officiers d'infanterie.

L'étranger se dégagea des branches de lilas au milieu desquelles il s'était incrusté, et, saluant Louise avec une politesse que n'avait pas présagée son début :

— Je vous demande mille pardons, madame, dit-il d'une voix qui me frappa singulièrement, de la peur que je vous ai causée. Si je suis entré aussi brutalement dans

votre *cabinet*, c'est que, voyez-vous, il y allait pour moi de quinze jours de salle de police, et nous autres sous-officiers nous n'en sommes pas très-friands.

— Mais, monsieur, reprit Louise tout à fait rassurée et qui commençait à sourire, vous n'êtes pas militaire?...

— C'est-à-dire, madame, que je suis pour l'instant déguisé en bourgeois de la rue Saint-Denis. Premier motif de punition. En second lieu, mon capitaine, qui m'a donné tantôt, à la caserne de Saint-Cloud, la permission de minuit pour aller voir une vieille tante qui demeure à Montrouge, ne se gênerait pas pour me faire payer mon changement d'itinéraire. Vous voyez qu'en le rencontrant ici, où, certes, je ne pensais guère à lui, le meilleur parti était de m'escamoter.

Tu as déjà reconnu le héros de cette bizarre rencontre : c'était mon sous-officier du pont de Sèvres.

Il continua en se parlant à lui-même :

— Ah! farceur de capitaine! qui va au bal d'Idalie... J'aurais dû m'en méfier, car il a, comme moi, dans la garnison de Vincennes, des amis qu'il visite de temps en temps. C'est bien ma faute!... les camarades me l'ont prédit vingt fois; le fourrier me le disait encore ce matin en me prêtant ses effets de péquin : « Prends garde à toi, tu seras pincé!... »

Je ne tenais pas du tout à renouer connaissance avec le digne garçon, en présence de Louise, à qui je n'avais pas raconté ma prouesse du matin, moitié par modestie,

moitié par crainte d'être interrogé sur les circonstances accessoires où il m'aurait fallu mentir. Aussi fut-ce avec un sentiment de vive satisfaction que je vis le militaire allonger la tête hors du bosquet pour s'assurer que son supérieur s'était éloigné, et se retourner ensuite de notre côté pour nous saluer.

J'avais eu soin, jusque-là, de me retrancher dans la partie la plus obscure de la tonnelle et de ne pas prononcer une parole, pour n'être pas reconnu au son de ma voix. Cette double précaution m'avait réussi. Malheureusement, les quelques minutes que le sous-officier avait passées dans les demi-ténèbres du fourré de lilas qu'il appelait notre cabinet avaient suffi pour que son regard s'accoutumât au manque de clarté. En se retournant, ses yeux se fixèrent en plein sur ma figure. Il poussa une exclamation de surprise.

— Mais..., s'écria-t-il, je ne me trompe pas, c'est bien vous, monsieur, avec qui j'ai eu le plaisir de déjeuner ce matin?...

Il n'y avait pas moyen de nier, je pouvais tout au plus jouer l'étonnement.

— C'est parbleu vrai! m'écriai-je à mon tour; je ne vous remettais qu'à demi sous ce nouveau costume, et je cherchais à me rappeler où je vous avais déjà vu.

— Moi, dit le militaire, je vous ai remis tout de suite; cela vient probablement, ajouta-t-il d'un air malin, de ce que je m'attendais bien à ne jamais vous rencontrer dans

le costume où je vous ai remarqué pour la première fois.

Louise écoutait et paraissait fort intriguée.

— Figurez-vous, madame, poursuivit le sous-officier en s'adressant à elle, que j'ai fait connaissance avec monsieur pas plus tard que ce matin. Il a dû vous raconter son aventure; par conséquent vous comprenez l'allusion...

— Pas le moins du monde, dit Louise assez sèchement.

Évidemment elle m'en voulait de ne pas lui avoir raconté mon *aventure*.

— Comment! reprit le militaire, monsieur ne vous a pas dit la belle action qu'il a faite, ce matin, au pont de Sèvres?...

— Non, non! dit avidement Louise, en m'enveloppant d'un regard curieux, monsieur ne m'a rien dit de cela. Qu'est-ce donc?...

— Oh! madame, répondit le militaire, en s'animant au souvenir de ma mémorable pleine-eau, c'est magnifique! ça mériterait la croix. Beaucoup l'ont eue pour moins que cela. Un malheureux père de famille se noyait par misère; il s'était précipité, du haut du pont, au beau milieu de la rivière... Monsieur ne fait ni une ni deux, il se déshabille en un clin d'œil, se jette à l'eau, plonge trois ou quatre fois, et finit par rattraper le noyé qui avait déjà pas mal bu. Celui-ci se rebiffe, il empoigne son sauveur

par le cou et veut l'entraîner avec lui au fond de la tasse; mais le camarade est solide et ne perd pas la tête dans les grandes occasions : il finit par maintenir son homme et par le ramener, bon gré mal gré, sur le plancher des vaches. Il fallait voir comme le public était dans l'enthousiasme et criait : Bravo!

J'avais écouté cette tirade avec un peu de confusion et sans oser regarder Louise. A la fin, je levai sur elle les yeux à la dérobée : ses joues étaient couvertes de larmes.

Nos regards se croisèrent en ce moment. Elle me saisit la main et ne put que me dire d'une voix tremblante d'émotion :

— Oh ! c'est bien, cela, Charles !...

Comprends-tu mon ivresse à ce serrement de main spontané, à ces paroles au-dessus de toute récompense humaine? Elle m'avait appelé Charles! pour la première fois, sa bouche laissait échapper cette adorable familiarité.

Je pressai avec passion sa main dans la mienne. Elle ne la retira pas. Si l'on mourait de bonheur, j'en serais mort en cet instant, ce qui eût été le comble du ridicule dans un bal champêtre.

Le militaire triomphait en contemplant l'effet qu'il avait produit.

— Avouez, reprit-il après un temps d'arrêt, que j'ai eu tout de même un fameuse idée en vous menant chez le commissaire de police?

— Chez le commissaire! dit Louise, effrayée à ce nom de mauvais augure.

— Sans doute, dit le militaire; monsieur n'avait pas d'argent sur lui pour mettre à la quête que nous faisions pour ce pauvre diable. Le commissaire lui a donné vingt-cinq francs. C'est le tarif.

Je fis la grimace que l'on fait quand on se coupe le menton en se rasant.

— A propos, continua-t-il, êtes-vous allé les lui porter à domicile?

— Non, balbutiai-je, vous savez bien que je ne dois y aller que demain.

Louise avait retiré sa main et paraissait attristée. Je souffrais cruellement.

— Voyons, reprit le sous-officier, changeant de conversation, mon capitaine a filé, je vais en faire autant, d'autant plus qu'il est au moins huit heures, et que, de Vincennes à la caserne de Saint-Cloud, il y a presque une étape. Après avoir échappé à la griffe du capitaine, je ne me soucie pas de tomber sous celle de l'adjudant de service, en rentrant trop tard.

Il prit congé de nous, après s'être excusé de nouveau de nous avoir dérangés, et m'avoir invité à retourner déjeuner à la pension des sous-officiers.

Nous ne tardâmes pas à quitter le bal. Louise était préoccupée, et ce fut à peine si elle m'adressa la parole pendant le trajet de l'établissement d'Idalie à sa voiture.

Nous revinmes à Paris par la grande route.

Je voulus à tout prix sortir de la contrainte que nous éprouvions tous deux, depuis la dernière indiscrétion du sous-officier.

— Qu'avez-vous? lui demandai-je résolûment, pendant que la voiture roulait sans bruit sur le terrain de l'avenue; vous paraissez mécontente, contrariée... Je veux que vous me disiez pourquoi?

— Eh bien, répondit-elle, je vais vous le dire avec franchise: tout à l'heure j'étais fière de votre courage et de votre dévouement, et maintenant, faut-il vous l'avouer, je suis attristée en pensant que vous avez pu hésiter à donner à un pauvre homme, pour qui vous veniez de risquer votre vie, ces malheureux vingt-cinq francs; car enfin, continua-t-elle en précipitant ses paroles, comme si elle avait craint d'être interrompue, vous n'aviez pas de raison pour ne pas les lui remettre sur-le-champ, et, dit-elle avec embarras, je ne puis supposer que vous ayez eu l'intention d'en faire votre profit...

Toutes les humiliations que j'avais subies depuis la veille se réveillèrent soudainement dans mon imagination. A cette dernière, plus sensible que toutes les autres, le calice trop plein déborda : je me couvris le visage de mon mouchoir et j'éclatai en sanglots.

— Mon Dieu! s'écria Louise de l'accent de la plus tendre inquiétude, qu'avez-vous donc? Pourquoi ces larmes?... Oh! je vous en prie, pardonnez-moi si je vous ai fait de la peine!

Je réussis à me calmer.

— Moi aussi, dit-elle en reprenant ma main que je lui abandonnai avec découragement, je veux que vous me disiez franchement le sujet de votre peine. Ne suis-je pas votre amie, votre meilleure amie? Je veux ma part de vos secrets. Me croyez-vous indigne de votre confiance?

— Oh! m'écriai-je, en passant tout à coup des sombres profondeurs de l'abattement au sommet de la plus véhémente exaltation, vous, vous, Louise.... madame, indigne de ma confiance! vous à qui j'aurais au contraire tant de bonheur à dire toutes les pensées de mon esprit et de mon cœur... Oh! oui, tenez, je vais tout vous avouer, tout!...

Et, avec des larmes dans la voix, avec des gestes de désespoir, avec des imprécations contre moi-même, je lui racontai comment je m'étais trouvé sans argent à cause de la proximité de la fin du mois, comment je m'étais adressé en vain à plusieurs amis, — en me taisant bien entendu, sur la nature et les circonstances de mes désappointements successifs, — comment, enfin, j'avais conservé, comme un trésor providentiel, les vingt-cinq francs du commissaire de Sèvres.

Pendant ce récit insensé, fiévreux, désordonné comme le rêve d'un malade, des larmes tombaient lentement des yeux de Louise.

— Pour moi! dit-elle avec une angélique expression de reconnaissance, quand j'eus fini; c'était pour moi!...

Sa tête s'inclina sur mon épaule, je sentis sa main serrer tendrement la mienne, le souffle de son haleine effleurer ma joue... Egaré, fou d'amour, je l'étreignis dans mes deux bras : nos lèvres s'unirent en frémissant sous un long baiser.

Il est vrai qu'aussitôt revenue de ce court moment de délire, Louise fit arrêter sa voiture et m'invita, sous prétexte que l'air du soir me ferait du bien, à continuer ma route à pied. Le jeudi suivant, quand je me présentai chez elle comme de coutume, il me fut répondu par le concierge que madame était partie pour la campagne, où elle devait passer une partie de l'été.

—

XV

En apprenant ce départ, évidemment causé par la résolution d'éviter désormais ma présence, je me sentis prêt à retomber dans une nouvelle crise de désespoir. C'en était fait de moi, si je m'y fusse abandonné; c'eût été le commencement de mon agonie : je serais mort fou ou enragé.

Une idée me sauva.

Cette idée ce fut que Louise m'aimait.

A moins, en effet, de lui supposer une de ces imagina-

tions romanesques qui s'enflamment jusqu'à l'impudeur pour le héros d'une aventure quelconque où il y a du courage et de l'amour, je ne pouvais admettre que le récit de mon épopée, si dramatique que je l'eusse rendu, lui eût seul inspiré ce moment d'effusion passionnée qui la livrait à la discrétion d'un homme moins sérieusement épris que je ne l'étais. Il fallait, pour céder aussi imprudemment à l'entraînement de son cœur, qu'elle fût d'avance prévenue en ma faveur, qu'un sentiment de tendre solidarité l'eût associée, à son insu peut-être, mais par cela même plus étroitement, à mes propres sentiments dont elle avait deviné le secret. S'il avait pu en être autrement, Louise n'était plus qu'une coquette vulgaire, ou une folle vouée à toutes les conséquences de ses légèretés : deux hypothèses que ma connaissance approfondie de son caractère et de ses antécédents me faisait une loi de repousser comme d'injurieuses imputations.

Oui, elle m'aimait. En douter, c'eût été prendre plaisir à me créer de pénibles chimères et à me torturer au supplice d'un doute absurde.

Cette pensée, scrupuleusement envisagée sous toutes ses faces, rendit un véritable calme à mon esprit. Louise m'aimait, et, n'étant pas femme à changer d'amour du jour au lendemain, son éloignement n'était plus à mes yeux qu'un incident tout naturel et parfaitement à sa place, qu'une sorte de mutinerie pudique contre moi et contre elle-même, qu'une question de temps et d'ajournement

dont je ne doutais pas qu'il ne me fût facile d'accélérer la solution. Te l'avouerai-je? une fois lancé dans cet ordre d'idées et de perspectives, moi, la veille encore si timide et si troublé devant Louise, si abattu en songeant au peu de place que j'occupais, selon toute apparence, dans ses affections, je m'élevai jusqu'au faîte de la plus outrecuidante fatuité, et j'en vins à me dire, en me souriant d'un sourire de Richelieu, qu'avec assez d'empire sur moi-même pour ne pas courir après elle, ce serait elle qui reviendrait à moi la première.

Tu penses bien que c'était une supposition stupide; mais enfin elle avait son côté logique : elle était le résultat de la réaction, et la réaction n'a pas l'habitude de s'arrêter à un but sans le dépasser. Ensuite elle avait cela de bon, dans la circonstance, qu'elle exaltait mon énergie et m'aidait, en me rassurant sur la disparition de Louise, à me conformer à la sage maxime qui enseigne à faire de nécessité vertu. Somme toute, j'avais bien pris la chose : c'était une immense victoire remportée sur moi-même; j'entrais de la période de la passion dans celle du raisonnement; j'étais dans la bonne voie.

Cependant, lorsque arriva le jeudi, et qu'il fallut me résigner à la privation de cette visite hebdomadaire dans laquelle je m'étais fait la douce habitude de puiser l'alimentation morale des six autres jours de la semaine, le vide creusé dans mon cœur par l'absence de Louise s'accrut considérablement. Je commençai à douter de mon stoïcisme

et à m'avouer que, si Louise ne se pressait pas de revenir à moi, il pourrait bien arriver que je n'eusse pas la patience d'attendre son retour, en vivant sur mes souvenirs et mes espérances.

Le dimanche suivant, j'allai rendre visite à madame de Bonneville, pensant bien que Louise n'était pas sans lui avoir donné de ses nouvelles, et que je pourrais ainsi avoir son adresse, pour le cas où je ne résisterais plus au désir de lui écrire. Il me semblait maintenant que j'en avais le droit. D'ailleurs, une chose m'intriguait : c'était la curiosité de savoir quelle campagne habitait Louise. Dans nos conversations, elle m'avait bien dit quelquefois qu'elle avait des parents en province, une tante notamment dans le département de l'Yonne, et une cousine mariée à un notaire des environs de Blois. Était-elle allée chez sa tante ou chez sa cousine, ou bien chez une des deux ou trois amies de pension avec lesquelles elle était restée en correspondance depuis qu'elles avaient quitté la capitale?

Pour être fixé sur ce point, il ne me fallait qu'interroger tout simplement madame de Bonneville; je n'avais pas besoin pour cela de faire de la diplomatie ou de chercher des détours. Assurément Louise n'avait point initié madame de Bonneville aux motifs de son brusque départ et n'avait pu, par conséquent, lui recommander de me dissimuler le lieu de sa retraite.

En effet, dès mes premiers mots sur ce sujet, madame

de Bonneville parut surprise que je n'eusse point été averti du voyage de Louise.

— Mais vous-même, madame, répondis-je, avez-vous été prévenue?

— Non, dit madame de Bonneville; mais, quant à moi, cela n'a rien d'étonnant. Quand Louise est partie, il y avait près de quinze jours qu'elle n'était venue me voir, et, dans la lettre qu'elle m'a écrite, depuis qu'elle est à Pont-Chartrain, elle me dit qu'elle ne s'était décidée à cette excursion champêtre que cinq ou six jours avant de se mettre en route.

Cette réponse m'apprenait deux choses à la fois, le double de ce que je voulais savoir : la première, c'est que Louise était à Pont-Chartrain, c'est-à-dire à quatre lieues à peine au delà de Versailles; la seconde, qu'elle avait fait un petit mensonge à madame de Bonneville, en lui annonçant son voyage comme prémédité depuis quelques jours. Cette double découverte avait pour moi deux corollaires importants : Louise, étant à Pont-Chartrain, ne pouvait être que chez madame Miramont, qui y possédait une maison de campagne, où une ordonnance de médecin l'avait sans doute exilée avec sa fille malade; et Louise, qualifiant de projet conçu d'avance, et cela dans une lettre qui avait grande chance de m'être communiquée, son départ de Paris, départ évidemment improvisé comme la maladie de la petite Miramont, tenait à me persuader que je n'étais pour rien dans son émigration.

Mais était-ce là une preuve d'amour?

Oui, certes, c'en était une. Louise n'aurait pris ni ces détours, ni ces précautions, si elle ne m'eût point aimé. Quelque impression que lui eût causée le baiser de Vincennes, il ne lui aurait point inspiré la résolution de quitter Paris, si j'avais été pour elle un indifférent, et si elle n'avait vu en moi qu'un chercheur de bonnes fortunes plus ou moins effronté. Elle se fût, dans ce cas, bornée à me consigner à sa porte, en me recommandant à la police de son concierge, comme un importun à éconduire, selon le degré de considération qui lui fût resté pour ma personne, poliment ou brutalement, le chapeau ou le balai à la main.

Le second jeudi, je ne sais comment cela se fit, mais à l'heure où j'avais coutume de me présenter chez elle, je me trouvai devant son hôtel.

Un irrésistible entraînement me fit porter la main sur le bouton de la sonnette. La porte s'ouvrit, j'entrai, et, m'adressant du ton le plus naturel au concierge, qui fumait sur le seuil de sa loge :

— Madame ***, demandai-je, est-elle de retour de la campagne?

— Pas encore, monsieur, répondit le concierge en se découvrant et en posant sa pipe sur le bord extérieur de la fenêtre; monsieur a sans doute oublié que madame, comme j'ai eu l'honneur de le lui dire, s'est absentée pour une partie de la saison.

— C'est vrai, dis-je en jouant la plus fallacieuse indifférence, je me rappelle à présent qu'en effet vous m'avez dit cela, la semaine dernière.

J'allais me retirer, ne sachant pas trop pourquoi j'étais venu interrompre la pipe de ce brave homme et l'importuner d'une question dont je savais d'avance le résultat, lorsqu'il ajouta, comme s'il eût parlé autant pour lui seul que pour moi :

— Cela me fait penser qu'il faut que je m'informe où est situé le bureau des voitures de...

Il s'arrêta, craignant de laisser échapper une indiscrétion contraire aux recommandations de sa maîtresse en nommant devant moi le lieu de son séjour.

— ... De Pont-Chartrain? dis-je avec un accent qui répondait plutôt à l'espèce d'interrogation contenue dans la phrase du concierge qu'à un sentiment de curiosité exprimé pour mon propre compte; c'est au bureau des gondoles de Versailles, rue de Rivoli, qu'il faut vous adresser. Il n'y a de voitures, allant directement à Pont-Chartrain, que les diligences de Beauce et de Normandie, et elles ne font que traverser le pays; tandis que les gondoles correspondent avec des voitures spéciales, faisant le service de Pont-Chartrain, Neauphle-le-Château et Montfort. On les prend à Versailles, à gauche de la place d'Armes, dans la maison du café Oursel.

Ce luxe de renseignements, fort exacts du reste, que le hasard m'avait procurés, ne permit plus au concierge

de douter que je fusse dans la confidence du voyage de Louise; il n'hésita même pas à en conclure que je devais être moi-même un habitué de la campagne de madame Miramont, et que peut-être j'étais sur le point de m'y rendre prochainement.

— Merci bien, monsieur, reprit-il d'une voix qui ne trahissait plus aucune défiance; je vais profiter dès aujourd'hui de vos indications pour faire parvenir à madame la musique qu'elle a écrit de lui envoyer.

Une idée bizarre, extravagante, une de ces hallucinations à froid qui poussent instantanément les hommes d'un certain caractère aux plus folles résolutions, et les lancent à fond de train et les yeux bandés à l'accomplissement des improvisations les plus excentriques, me traversa le cerveau comme un éclair.

— Voulez-vous, demandai-je au concierge, me confier la musique de madame***? Une affaire m'appelle aujourd'hui à une petite lieue de Pont-Chartrain, et je compte en profiter pour faire une visite à ces dames.

— Au fait, dit le concierge, si ce n'était pas abuser de la complaisance de monsieur?...

— Allons donc, fis-je d'un ton de bonhomie bourrue, ce sera au contraire un plaisir pour moi; mais donnez-moi vite cela, car la journée s'avance, et je ne voudrais pas me présenter la nuit chez ces dames.

Une heure après, j'avais prévenu mon patron que je prenais congé de son étude pour toute la soirée, et je

roulais sur la route de Versailles, l'esprit emporté dans un tourbillon de pensées que devait avoir eues autrefois Curtius en faisant prendre à son cheval l'élan devant lequel s'ouvrait le terrible gouffre expiatoire.

A sept heures, j'étais à la porte de la maison de campagne de madame Miramont, que le conducteur de la voiture m'avait indiquée en arrivant dans le village, et qui s'élevait à une portée de fusil du pays, dans la charmante vallée où s'étend la vaste propriété du comte d'Osmont.

—

XVI

Tu crois peut-être qu'au moment d'entrer, l'hésitation me prit et que j'eus envie de battre en retraite, comme il arrive souvent en pareil cas; eh bien, point! Plus j'approchais du terme véritable, plus je sentais, je ne te dirai pas se consolider ma résolution, parce que mon coup de tête ne pouvait pas s'appeler une résolution, mais s'effacer la conscience de mon action et celle des suites qu'elle pouvait avoir. J'étais dans la position d'un soldat qu'un accès de courage enthousiaste a précipité à la conquête d'un drapeau ennemi, et qui achève de se

griser à la fumée de la poudre qui l'aveugle, au bruit de la fusillade qui l'assourdit, au sifflement des balles qui rasent sa poitrine et son front. J'allais pénétrer au plus fort de l'action, et je m'y jetais bravement à corps perdu, sans me demander à quelle attaque j'aurais à riposter et si je ne succomberais pas au premier feu dirigé contre moi. Je t'assure que la comparaison n'a rien d'exagéré : je jouais ma vie, et je la jouais vaillamment.

Une circonstance se présenta qui aurait pu faire avorter mon échauffourée, — le mot était à la mode en 1836, — en me mettant face à face avec ses périlleuses réalités et en me forçant à la réflexion : madame Miramont et Louise étaient sorties pour faire une promenade dans la campagne; elles ne devaient être de retour que dans une demi-heure. J'attendis dans le salon.

Pour la première fois, j'envisageai froidement ma position : un frisson me courut des pieds à la tête. Je me hâtai de congédier ce mouvement de pusillanimité nerveuse et intempestive.

— Allons, me dis-je après m'être remis de cette émotion fugitive, ce n'est plus le moment de raisonner ; il n'y a pas de raisonnement possible sur des sophismes de la force de celui dans lequel je nage depuis tantôt : de pareilles thèses bravent toutes les argumentations ; essayer d'en sortir par les voies de la logique, ce serait aussi bête que de demander à l'algèbre un remède contre l'ivresse. Pour avoir cédé au dévergondage d'imagination qui m'a

conduit ici, je mériterais tout bonnement d'être rayé du tableau de l'ordre des avocats et mis en état d'interdiction; il y a, à Bicêtre et à Charenton, d'honnêtes gens qui n'ont pas autant de droits que moi aux invalides du bon sens... Il est donc bien avéré et bien entendu que me voilà en dehors de toute espèce de condition normale, et qu'il ne me reste rien de mieux à faire que de continuer mon rôle tel qu'il est et d'en tirer le meilleur parti possible.

Partant de ce principe, je n'avais plus qu'à me laisser aller au cours naturel des événements, sans me mettre en frais de stratégie; l'inspiration du moment m'avait jeté dans le péril, l'inspiration du moment devait, mieux que toutes les combinaisons, m'en faire sortir décemment.

— Ah! mon Dieu, m'écriai-je intérieurement, en embrassant d'un long regard rétrospectif toutes les phases et toutes les péripéties de mon amour, qu'il est difficile de se mettre à vivre comme tout le monde! Après l'entraînement du plaisir, c'est le tour de l'entraînement du cœur; ensuite viendra probablement celui de l'ambition... Enfin, il paraît que c'est comme cela quand on se range.

Cela dit, en manière de conclusion philosophique, je me mis à regarder le paysage par la fenêtre, en m'efforçant de ne penser à rien.

Un coup de sonnette, bientôt suivi du joyeux gazouillement de deux voix de femmes, m'annonça la rentrée de Louise et de son amie. J'entendis la femme de chambre

de madame Miramont prévenir ces dames qu'*un monsieur* les attendait au salon : l'instant d'après, la porte s'ouvrit et j'étais devant elles.

— Tiens ! s'écria madame Miramont en me reconnaissant, et sans me donner le temps d'accomplir les formalités de politesse d'usage, c'est M. Charles S***! A quel heureux hasard, M. Charles, devons-nous attribuer cette aimable visite ?

— A une affaire, madame, répondis-je, que nous avons en ce moment à Neauphle-le-Château. J'eusse regardé comme une impolitesse de venir aussi près de votre villa, sans avoir l'honneur de vous y présenter mes hommages... ainsi qu'à madame ***, continuai-je en m'inclinant respectueusement devant Louise.

Louise me rendit froidement mon salut ; mais il était visible qu'une vive émotion l'agitait, car elle avait pâli jusqu'aux lèvres à mon aspect, et une sorte d'effroi se lisait dans ses yeux.

Je poursuivis, en m'adressant directement à elle :

— Avant de partir, madame, j'ai pris la liberté de passer à votre hôtel pour demander si l'on n'avait rien à vous expédier, et l'on m'a remis cette musique que vous aviez demandée.

— Je vous remercie, monsieur, murmura Louise, en prenant de mes mains les deux ou trois albums que je lui présentais ; je regrette beaucoup, croyez-le bien, que l'on ait eu l'indiscrétion de vous charger de cette commission qui n'avait rien de pressé.

— Et moi, madame, permettez-moi de m'en féliciter, répliquai-je, légèrement piqué de l'intention qui perçait dans le remercîment de Louise, car cette commission, loin d'être indiscrète, me servira à justifier l'indiscrétion que moi-même j'ai peut-être commise en venant troubler le recueillement de votre retraite.

Cette réponse n'était qu'une banalité pour madame Miramont; pour Louise, c'était l'aveu du prétexte à la fois et du but de mon voyage.

Changeant alors de conversation, je m'informai de la santé de la fille de madame Miramont, qui était en convalescence depuis quelques jours, et de la durée du séjour que ces dames comptaient faire à la campagne. Elles l'ignoraient encore elles-mêmes, et, rien ne les appelant à Paris, il était possible que leur retour n'eût lieu qu'à l'automne.

Au bout d'un quart d'heure d'entretien, madame Miramont quitta le salon pour aller donner quelques soins à sa fille et faire préparer la collation du soir.

Je restai seul avec Louise.

Ce fut elle qui rompit le silence.

— Monsieur Charles, dit-elle d'une voix profondément émue, je devrais peut-être feindre d'accepter l'explication que vous venez de donner du motif de votre visite; mais j'aime mieux vous parler avec franchise : c'est pour moi que vous êtes venu à Pont-Chartrain, pour moi seule! Vous voyez que je ne fais pas de fausse pudeur et que

j'aborde nettement la question. Eh bien! si vous tenez à conserver mon estime, si vous avez quelque souci de mon repos, si enfin, et comme j'en suis sûre, vous êtes un honnête homme, vous obéirez à la prière que je vous adresse de ne plus renouveler cette démarche. Pour vous, elle ne pourrait devenir qu'une source de chagrins et peut-être de remords; pour moi, une cause de tourments que vous vous ferez un devoir de m'épargner.

J'eusse préféré de sévères reproches, de la colère même, à ce calme raisonnement qui finissait par une prière sans objection.

Je ne sus que tomber aux pieds de Louise, en m'écriant d'une voix entrecoupée :

— Oh! pardon, pardon! madame, si je vous ai déplu; mais, par pitié, je vous en supplie, ne me chassez pas... ne me défendez pas de vous revoir! Vous ne savez donc pas que, sans vous, sans votre présence, je n'ai plus qu'à mourir!...

— Non, dit Louise, vous ne mourrez pas, vous vous exagérez votre... besoin de ma présence. Et puis vous avez votre père, votre mère, que vous aimez tant, et qui n'ont que vous pour les chérir et leur fermer les yeux. Vous vivrez pour eux...

— Oh! c'est pour vous, madame, que je veux vivre à présent! interrompis-je en joignant les mains et en enveloppant Louise d'un regard à remuer le cœur d'une statue de marbre. A vous toute ma vie, toutes mes peu-

sées, tous mes rêves d'avenir et de bonheur! car je vous aime, Louise, je vous aime!...

C'était la première fois que ma bouche laissait échap per ces trois mots, qui s'étaient si longtemps dressés devant moi, pareils à un épouvantail ou à un spectre. Or, comme on dit avec raison qu'il n'y a que le premier pas qui coûte, cet aveu tant redouté n'eut pas plutôt débordé de mes lèvres, que je me mis à le répéter dix fois avec une véhémence de diction et des gestes passionnés qui eussent fait sourire Louise, si une femme pouvait sourire des mots : je vous aime! quand ils ont une fois rencontré un écho dans son cœur.

Louise me laissait exhaler toute cette fougue d'adoration verbeuse sans m'interrompre par un seul mot ou par un seul mouvement ; seulement, elle m'avait fait quitter la posture dans laquelle j'étais à ses pieds, et qui eût fini, à la longue, par nuire plutôt qu'ajouter à l'effet de mon éloquence.

Enhardi par ce silence, qui témoignait au moins que Louise ne s'offensait pas de mon amour, j'eus l'audace d'aller plus loin, et de passer du rôle de pénitent à celui de confesseur.

— Oh! m'écriai-je avec un redoublement d'extase et d'ardente supplication, dites-moi que vous voulez bien que je vous aime, dites-moi que vous m'aimerez aussi!...

Peu s'en était fallu que le présent de l'indicatif ne m'échappât au lieu du futur.

— Je crois à votre amour, répondit Louise qui avait employé à se recueillir le temps que j'avais mis à divaguer dans les régions orageuses du drame sentimental; mais ne m'en demandez pas davantage. Plus tard... quand je serai de retour à Paris, vous me reverrez.

— Vous m'aimez! vous m'aimez, Louise!... m'écriai-je en dévorant avec ravissement ses dernières paroles; oh! ne craignez pas que je sois indigne de cet aveu! Croyez à mon respect comme vous avez cru à mon amour. Et maintenant dites, ordonnez : qu'exigez-vous de moi? que faut-il faire pour mériter tant de bonheur?

J'avais saisi sa main et je la couvrais de baisers. Elle la retira doucement.

— Monsieur Charles, dit-elle d'une voix à la fois grave et affectueuse, je vous ai rappelé tout à l'heure que vous aviez des parents auxquels vous devez compte de votre vie; vous leur devez compte aussi de toutes vos actions importantes. C'est vous tracer le chemin que vous devez suivre et le devoir que vous avez à remplir.

Pour toute réponse, je saisis de nouveau sa main. Cette fois elle ne la retira plus. . . . . .

—

XVII

Charles S*** en était là de son récit, lorsque nous entendîmes le roulement d'une voiture qui s'arrêtait devant la porte. Il se leva et s'approcha de la fenêtre.

— Cinq heures et demie, dit-il en tirant sa montre; Godard est exact.

— Comment! répondis-je, Godard... quel Godard?

— Eh! parbleu, le Godard que j'ai pêché à Sèvres il y a seize ans. C'est mon cocher, mon cher, la perle des serviteur. Je t'en souhaite un pareil quand tu auras une voiture.

— Sois certain que, si pareille fortune m'arrive jamais, je n'oublierai pas l'adresse du bureau de placement où tu as trouvé celui-ci.

Charles avait pris son chapeau et remettait ses gants.

— Allons, dit-il, dépêche-toi d'enfiler ton habit ou ta redingote, et viens dîner avec moi.

— Où cela?

— Chez moi. Ne crois-tu pas que j'en sois encore à traiter mes amis chez Viot ou chez Flicoteaux?

J'acceptai.

— Mais, dis-je à Charles, en passant à la hâte un vêtement de ville, tu ne m'as pas achevé ton roman avec Louise. Je tiendrais cependant à en connaître le dénoûment, et tu m'as laissé au moment le plus pathétique et le plus intéressant. Si la fin devait être assez longue pour nécessiter l'ajournement de la seconde partie, je croirais, à l'intelligence de la coupure, que tu cumules avec la profession d'avocat celle de feuilletonniste.

— Mon vieux camarade, répondit Charles, d'un ton plein de sérénité et de bien-être intime, c'est justement pour te mettre sous les yeux la seconde partie de mon roman que je t'emmène dîner à la maison. Une seule observation : Je t'ai promis de te dire le nom de famille de Louise quand je l'aurais suffisamment compromise par mes indiscrétions; elle s'appelait alors de comtesse Chaumont, maintenant elle s'appelle Louise S***. C'est ma femme. Une minute me suffira pour t'achever notre histoire :

à mon retour de Pont-Chartrain, mon premier soin fut d'écrire à mes parents, pour obtenir leur autorisation à mon mariage et les prier de faire auprès de la famille de Louise les démarches d'usage. Louise possédait une jolie fortune; tu penses bien que cela m'intéressait fort peu, quant à moi; toutefois, cette circonstance fut loin de déplaire à mes parents. Ils apprirent avec plaisir que j'avais trouvé l'occasion de faire un *bon* mariage, et se hâtèrent de terminer les arrangements préliminaires. Six semaines après, j'étais le mari de Louise. Tu vas la voir, et tu jugeras si elle était et si elle est encore digne de mon amour. Mais je te recommande bien de ne pas lui laisser deviner que je t'ai confié le mystère de nos premières relations. Il n'y a guère que les femmes qui ont perdu l'habitude d'aimer leur mari qui tiennent à faire savoir qu'elles l'ont aimé avant le mariage. Entre époux comme Louise et moi, la chasteté des souvenirs est un véritable culte; seulement, cette religion-là est le contraire des autres dans ses pratiques : on l'affiche d'autant moins qu'on la professe avec plus de ferveur.

FIN.

NOUVELLES PUBLICATIONS :

(OUVRAGES COMPLETS.)

LES LORETTES VENGÉES, par Henri de Kock, 2 volumes.
LES ÉTUVISTES, par Ch. Paul de Kock, 3 volumes.
LES VALETS DE COEUR, par Xavier de Montépin, 3 vol.
LE MENDIANT DE SAINT-ROCH, par Ém. Souvestre, 1 vol.
LE TUEUR DE TIGRES, par Paul Féval, 2 volumes.
LES CONTES D'ÉTÉ, par Champfleury, 2 volumes.
LES AVENTURES DU PRINCE DE GALLES, par L. Gozlan, 4 v.
Mlle CARDONNE, par A. de Gondrecourt, 2 volumes.
GENEVIÈVE GALLIOT, par Xavier de Montépin, 2 volumes.
LA MARQUISE DE RIMINI, par A. Maurage, 2 volumes.
CONTES DE CH. DICKENS, par Amédée Pichot, 1 volume.
LA DERNIÈRE BOHÉMIENNE, par Mme Ch. Reybaud, 2 vol.
LES FEMMES, par Alphonse Karr, 1 volumes.
LES PLAIES DE FAMILLE, par Élie Berthet, 2 volumes.
SOPHIE PRINTEMPS, par Dumas (fils), 2 volumes.
UN ROI DE LA MODE, par Xavier de Montépin, 2 volumes.
LES MAITRES SONNEURS, par George Sand, 3 volumes.
UN FILS DE FAMILLE, par Xavier de Montépin, 2 volumes.
LE PASTEUR D'ASHBOURN, par Alexandre Dumas, 6 volumes.
FOYER BRETON, par Émile Souvestre, 2 volumes.
MADEMOISELLE LUCIFER, par Xavier de Montépin, 2 volumes
VOYAGE EN ZIGZAG, par Topffer, 3 volumes.
LES PRÉTENDANTS DE CATHERINE, p. A. de Gondrecourt, 4 v.
MÉMOIRES D'UN MARI, par Eugène Sue; 3 vol.
LE CLUB DES HIRONDELLES, par Xavier de Montépin; 3 v.
LE CHEVALIER D'ESTAGNOL, par le Marquis de Foudras; 5 v.
LA FILLEULE, par Georges Sand; 3 volumes.
LE COMTE DE LAVERNIE, par Auguste Maquet; 6 volumes.
LA MARE D'AUTEUIL, par Charles Paul de Kock; 3 volumes.

Avis. — *Nous prions les Abonnés qui désirent ne recevoir que des ouvrages terminés, de choisir dans notre Catalogue les nouveautés dont ils veulent composer leur Série.*

SOUS PRESSE :

LE NEUF DE PIQUE, par Madame la Comtesse Dash.
LA COMTESSE DE CHARNY, par Alexandre Dumas, 8 vol. p.
ISAAC LAQUEDEM, par Alexandre Dumas; 3 volumes parus.
LES MÉMOIRES D'ALEXANDRE DUMAS; 2 volumes parus.